

LE

ROYAUME D'HOUE



Lorient. — Imprimerie Administrative et Commerciale
DRUILHET-LAFARGUE.

Traduction et reproduction interdites.

Diocèse de
Quimper & Léon
Evêché de Quimper & Léon

Document numérisé en 2016

LE
ROYAUME D'HOUAT

Roman Breton



LORIENT
DRUILHET-LAFARGUE, Éditeur

1882

AB
843
ROY

LE
ROYAUME D'HOUAT

LE NAVIRE ÉPAVE



l y a peu d'années, les habitants de la petite île d'Houat avaient pour seigneur et maître le recteur Pierre Kermeur, magistrat municipal, syndic des gens de mer, garde champêtre, agent de la force publique le cas échéant.

A bien considérer les choses, les vrais habitants des îlots appelés Houat et Hœdic sont d'abord les goëlands. les corbijos, les pingouins, les corneilles à bec rouge: cette population ailée ayant, sans conteste, le privilège du nombre. La race humaine peut ensuite apparaître, ce qu'elle fait de son mieux, en disputant le sol, comme elle peut, à tous ces volatiles affamés, qui, lorsqu'ils ont épuisé les eaux poissonneuses des écueils, sont bien forcés de se rabattre sur l'une ou l'autre île. Dans ce dénombrement, gardons-nous d'oublier les rats (qu'il eût été humiliant de classer avant les hommes). Les rats, dans

certaines années, dévorent le blé jusque sur le sillon, sous les yeux mêmes du possesseur du champ, obligé de se résigner.

Enfin les lapins de garenne, moins nombreux, il est vrai, mais tout aussi déprédateurs, y terminent la nomenclature des créatures vivantes valant l'honneur d'une mention. Car il est bien certain qu'ici nous passons sous silence les infiniments petits.

Quoi qu'il en soit, le curé Kermeur, installé, là, pour la population chrétienne et baptisée de l'île, et pour elle seule assurément, était un juste dans toute la vérité du mot ; et les multiples intérêts mis sous sa sauvegarde ne pouvaient trouver plus irréprochable détenteur.

On ne connaît plus aujourd'hui cette vieille expression de « *père d'un peuple* » et tous les bienfaits qu'on pouvait attendre de ce père commun, béni aujourd'hui, retrouvé demain. Tel était l'abbé Kermeur. A vrai dire, ses débuts à Houat avaient eu leurs épines. Le desservant, « nouveau débarqué, » succédait à un confrère maladif, insouciant, ayant laissé la bride sur le cou de ses administrés, désirant qu'on le laissât tranquille en son coin, et ne demandant rien de plus. Il est fâcheux, à Houat, de succéder à de pareils titulaires.

L'abbé Kermeur le reconnut de prime abord ; car, à peine si huit jours s'étaient écoulés depuis qu'il avait pris possession son île, que le vie x presbytère, tout

lézardé, où il lui fallait habiter, disparaissait tout à coup dans un incendie. Cet incendie n'était nullement dû à des causes accidentelles, comme on va le voir. De tout son mobilier, bien chétif assurément, il n'avait pu ou daigné sauver qu'une sorte de coucou. A la vérité, cette vieille horloge n'était qu'une ferraille ; mais, telle qu'elle était, en dépit de son apparence, ses vieux rouages avaient résolu le problème de la régularité absolue, qui n'existe même pas dans la nature, quoi qu'en disent de grands savants. S'il ne faut pas voir, ici, le pouvoir de l'habitude, explique cela qui pourra.

Cet incendie était un fait grave. Des houatais avaient, positivement, mis le feu à la cure. Le curé, quelque peu averti, pensa-t-on, avait fort bien vu à l'œuvre les mains criminelles, les mains qu'il s'était bien gardé de retenir, ayant ses raisons pour les laisser faire.

Cette espièglerie houataise était une vengeance, un avertissement adressé au nouveau recteur. Celui-ci avait débuté peut-être un peu vite dans les réformes. D'emblée, il avait voulu prendre le taureau par les cornes. Ainsi, pour ne citer qu'une de ses audaces, un beau matin, la clef de l'unique restaurant de l'île avait passé prestement dans la poche de sa soutane et, du même coup, le personnel trop complaisant de cette cantine disparaissait. Trois des plus intempérants, furieux de voir ce cabaret réglementé d'une façon honnête, s'é

taient concertés en vue de punir l'autocrate. Dieu sait pourtant quelles scènes, quels périls, ne cessait de produire cette malheureuse taverne, dispensant l'ivresse à volonté, sans jamais voir un gendarme apparaissant pour s'interposer.

N'importe, l'abbé méritait une leçon, on la lui avait donnée. Le curé, suivi de sa vieille gouvernante et d'un petit monstre d'enfant à qui il avait donné asile dès le premier jour de son installation à la cure de Houat pour bien débiter dans l'estime de ses nouveaux paroissiens, suivi, disons-nous, de ces deux créatures, laissant la maison lézardée flamber comme elle voudrait, avait été achever sa nuit dans les casemates de la petite citadelle. Il y avait un peu grelotté, car c'était l'hiver, mais le lendemain, au petit jour, en homme sûr d'avoir vu et bien vu, de prime saut il avait abordé les trois Houatais qui, dégrisés, et comprenant les conséquences de leur espièglerie, arpentaient de long en large la pointe de l'île où, visible, était leur rendez-vous.

L'abbé interrompit à l'improviste leur conciliabule :

— Eh bien, les amis, frais et dispos ce matin ? ce qui n'a rien de surprenant après une excellente nuit,.... Eh, eh, pour ma part, telle n'a pas été la mienne, dans ces casemates de la citadelle. J'ai failli y mourir de froid, sans compter les rêves les plus étranges arrivant,

pour finir, lorsque j'ai pu un moment sommeiller.... vous savez, le cauchemar ?

Les trois hommes écoutaient sans dire mot, se regardant en dessous.

Et puisque vous voilà, je vais vous raconter mon rêve :

Dans ce rêve, il était onze heures et demie du soir, je voyais trois hommes franchir le seuil de ma cure. — Toi, tu avais du feu à la main ; toi, tu allais sous le hangar avec une brassée de paille ; et toi, enfin, tu ouvrais la porte du bûcher, contigu à la maison, où se trouvaient mes fagots ; car, ces trois personnes étaient juste vous trois, dans ce rêve ! Un instant après, la flamme sortait de ce hangar, exactement comme elle s'en échappait lorsque nous nous sommes réveillés à la lueur de l'incendie véritable.

Le prétendu songe du recteur était bien extraordinaire ; il avait un singulier à propos.

Les trois Houatais pâlirent.

— Oh ! oh ! rassurez-vous, mes amis. Je ne risque, ici, aucune accusation : je me borne à vous raconter un rêve ; un sot rêve, comme ils le sont tous. Seulement, qu'il me soit permis de vous faire un reproche : vous et vos pareils, vous vous êtes conduits à mon égard, la nuit dernière, en véritables sauvages ; pas le moindre secours, pas un visage, personne, si ce n'est des curieux regardant de loin, absolument comme si je n'eusse pas été un de vos sembla-

bles, tout au moins, avant d'être votre recteur. Maintenant, c'est une histoire finie; ne nous en occupons plus, si ce n'est pour aller bien vite à Belle-Ile nous approvisionner de tout ce qu'il va falloir pour refaire à neuf cette cure d'Houat qui m'allait choir sur la tête, un jour ou l'autre, et dont le feu a fait justice si à propos.

Les paroles du curé firent en un clin d'œil le tour de l'île. Ainsi, pour ce prêtre, dépouillé de tout en ce moment, il n'y avait pas matière à la plus petite rancune. Un léger reproche, un gros mensonge, pour feindre d'ignorer un acte criminel pouvant mener loin les coupables, voilà tout ce que l'on avait obtenu en échange de la plus stupide des vengeances.

Au lieu d'être ce qu'on croyait, ce nouveau recteur était donc, au contraire, quelque chose comme le bon Dieu lui-même redescendu une seconde fois sur la terre (moins la sainte Vierge et saint Joseph) et ce recteur : Houat le possédait !

En vérité, il ne restait plus qu'à obéir à ce doux maître de l'île, qu'à le vénérer, qu'à souscrire à toutes ses volontés, voire même à sa tyrannie la plus aveugle et enfin à s'entendre tous pour lui procurer, à frais communs, un mobilier tout à fait convenable devant remplacer les vieux meubles brûlés; ce qui fut arrangé le jour même.

Il y eut donc un revirement subit dont le résultat immédiat fut de mettre à la disposition

du meilleur des recteurs : habits, linge, vivres et maison. Celui-ci avait de justes motifs pour ne pas refuser cette espèce de restitution, comme il dut, quelques jours après, accepter le beau mobilier neuf, en noyer vernis, que les Houatais avaient fait venir. Il est bon d'ajouter que la maison, relevée aux frais de la communauté, ne coûta pas un denier à l'abbé.

Naturellement, le pouvoir du curé Kermeur fut désormais établi à Houat. Il avait été conquis avec adresse et pitié grandes. Combien, que la rancune ou la colère emportent, trouveraient matière à réflexion dans la conduite de l'abbé Kermeur qui sut si bien faire tourner à son avantage un incident où tant d'autres eussent tout gâté ? Relogé et remeublé à neuf, tout était donc pour le mieux.

A présent, qu'on veuille bien nous laisser décrire un peu ce digne personnage, car tout le monde n'a pas connu l'abbé Kermeur.

Une face colorée, un front hérissé de cheveux grisonnants, jetant bas le chapeau dans leur rudesse; des yeux où la bonté rayonnait, non la bonté irréfléchie, mais celle qui doit disparaître à propos; de la bonhomie dans le geste, dans le ton, et pourtant un regard narquois qui disait : je suis aussi fin que toi, mon ami ! pouvait, un instant, au premier abord, provoquer un sourire. Mais, de suite, en le voyant en contact avec ses Houatais, on s'avouait que c'était bien là le maître et l'ami

qu'il fallait à ces êtres granitiques, venus on ne sait comment sur cet écueil où tant de privations assaillent une créature humaine lorsque la tempête emprisonne ces pauvres gens.

Dans un cercle privé, si on le laissait insensiblement prendre la parole, on ne tardait pas à se trouver en présence d'un érudit de premier mérite, qu'on n'aurait pas deviné auparavant. Cette faible esquisse pouvant suffire à la rigueur, nous commençons le récit.

Nous sommes aux équinoxes de printemps. Les nuages courent, bas et chargés de pluie. La mer est démontée; depuis deux jours la tempête du sud-ouest menace; elle va éclater. Mais, si violente qu'il lui plaise d'être, rassurons-nous; Houat et Hœdic tiennent solidement sur le fond où Dieu les a mouillés. Le coucou du presbytère a chanté trois heures. Le curé, qui a prêté le concours de ses robustes bras pour hâler à terre une chaloupe assez mal menée dans le soit disant port d'Houat, s'est débarrassé de ses chaussures de bois blanc, ruisselantes d'eau salée, et s'est assis, en soufflant, dans la pièce qui est à la fois sa cuisine, son salon et son réfectoire. Plus tard nous la décrirons mieux. Jeanne-Marie prépare quelque chose sur le foyer.

Radegonde, le petit monstre recueilli par

l'abbé le jour même où son pied se posait sur l'épineux sol de l'île, est derrière le siège du recteur. Quiconque, à première vue, se prononcerait sur son sexe et son âge, pourrait se flatter d'avoir, instantanément, déchiffré d'obscurs hiéroglyphes. Le costume, sur ses pauvres membres contournés, n'est plus même un secours aux yeux cherchant le problème. Cependant, c'est incontestablement une jeune fille.

Elle a aujourd'hui ses 20 ans, n'étant guère mieux quelque chose que le jour où une charité, toute évangélique, lui offrit un toit, comme on ouvre la fenêtre à l'oiseau éclopé qui vous envoie un cri plaintif.

Affligée de toutes les laideurs physiques, il ne faudrait pas s'attendre à la description, en règle, de sa personne : on ne tente pas l'impossible. Seulement, il faut de suite le dire, au fond de ses petits yeux noirs, louches, encavés, flamboie une certaine bonne petite flamme qui vous va droit au cœur, qui vous étonne; — comme si l'animosité devait toujours avoir pour encadrement rigoureux une laideur caractéristique.

Une houataise, à l'œil farouche et perçant comme celui d'un oiseau de mer, pousse la porte et fait sa subite apparition; car c'est ainsi, personne ne s'annonce; on est partout chez soi, à Houat, si surtout c'est à la cure!

— Allons! s'écrie le recteur, continuant de

s'éponger le front au moyen de son grand mouchoir à carreaux bariolés, compagnon de sa tabatière, allons!... quoi encore?... Ne me laisserez-vous plus tranquille, aujourd'hui?... sac à papier!

— Monsieur le recteur, un grand navire, s'en allant tout seul, est au large dans l'embrun, comme voulant passer entre les deux îles. Tout le monde regarde. On m'envoie vous dire!...

— Eh! qu'il passe! allez-vous m'inviter à courir dessus! En vérité, je ne sais plus quel métier vous me faites faire parmi vous, ou, plutôt, quel métier je ne fais pas. Je vois venir le jour où vous m'allez requérir pour la naissance de vos enfants, Dieu me pardonne!... Allons, hors d'ici, noire grolle!

— Monsieur le recteur, ils sont là-bas, tous, à dire que le navire est chargé à couler bas, qu'il est, bien sûr, plein de bonnes choses; que c'est pitié de laisser la mer s'en emparer, tandis qu'une grosse part de prise nous reviendrait si nous le sauvions!..... Jésus! pensez donc: l'Eglise en ruine, la cloche fêlée, la salle de l'école où l'eau tombe!.. et vos surplis tout repris, que c'est honteux, pour nous tous, lorsqu'un grand terrien assiste à la grand'messe!!

— C'est juste! vous avez mille fois raison. Une belle épave en vue!..... part de prise!..... peut-être une fortune pour Houat; c'est un coup à tenter, mes braves gens! Et, sur cette

perspective, l'abbé s'enflammant, oubliant ses reins brisés, repasse sa jaquette cirée, rajuste son chapeau goudronné, rattrape ses sabots et suit en courant la jeune Houataise, n'écoutant pas les doléances de Jeanne-Marie qui lui crie bien fort :

— Mais ils vont vous noyer, monsieur le curé! Ah! sainte vierge, quelle envie de donner sa chair aux poissons!

C'était bien un assez fort brick qui s'avancait, à sec de toile, chassé par la bourrasque et le courant. S'il n'avait encore touché gravement aucun écueil, l'aventure ne pouvait tarder, car il s'engageait entre les deux îles avec les allures d'une barque livrée à elle-même.

Evidemment, aucun équipage n'était à bord de cette nef désarmée.

Dans ces îles, à certains jours, on ne voit guère que des femmes, des enfants, des vieux marins tout cassés. Les hommes sont bien loin, en pêche ou au service de l'Etat. Toutefois, pour l'instant, un de ces derniers se trouvait là, mêlé au groupe des femmes réunies sur le rivage.

Le recteur s'approcha de lui et l'interrogea.

Le marin fut d'avis d'essayer le sauvetage en armant au plus vite deux chaloupes d'avirons, l'une pouvant secourir l'autre à tout hasard.

En quelques minutes, deux solides embarcations, bien maniées, glissèrent sur le sable,

longèrent le môle dans le ressac, et sortirent avec hardiesse, munies chacune de leur équipage. Cet équipage, recruté séance tenante, n'était composé naturellement que de femmes, mais de femmes valant de solides matelots. Le curé gouvernait la plus faible des chaloupes, le marin l'autre. On s'éloigna à force de rames. En vérité il fallait un bien puissant mobile pour essayer la mer par un temps pareil.

Allait-on pouvoir continuer d'avancer ? c'était une question.

Pour se porter à la rencontre de l'épave, il s'agissait de doubler une pointe où la lame se brisait furieusement. On était repoussé en dérive par la force du vent et il paraissait impraticable de rétrograder. Rester là n'était pourtant pas possible non plus.

— Souquez, souquez ! s'écriait le curé ; hardi-là ! doublons avant le grain qui s'avance ou nous allons finir ici, tous autant que nous sommes ; souquez, souquez ! les filles !

— Hale dessus, hurlait de son côté le marin, qui, par déplorable habitude, accompagna l'exhortation d'un jurement de métier.

Le recteur lui coupa la parole !

— Sac à papier ! est-ce avec un pareil langage que nous allons réussir ? Sommes-nous donc ici pour outrager Dieu ?..... Souquez, souquez les filles !..... Songeons plutôt à lui demander son appui... Hardi ! parons cette

lame !... Elevons plutôt un cantique à la bonne mère des marins, en vue de notre salut.

Les encouragements adressés à toutes ces femmes étaient superflus, car elles y allaient de tout leur cœur, les malheureuses. Leurs dents serrées, leurs bras crispés sur les avirons pliant jusqu'à rompre ; leurs corps de fer s'arc-boutant, témoignaient de leurs efforts et de leur volonté évidente. Le cantique fut accepté. Aussitôt la voix pleine de l'abbé, dominant le fracas des écueils et du grain se déchainant, entonna l'hymne à la Vierge auxilia-trice.

Chaque strophe était reprise en chœur par les équipages électrisés. Bientôt les avirons, se réglant sur le rythme du chant et régularisant leurs mouvements avec un inflexible ensemble, doublèrent leurs moyens d'action. Les obstacles se surmontaient. A la vérité, ce cantique, émaillé des « souquez les filles ! » vociférés par ces deux hommes à ces femmes échevelées, ruisselantes d'écume et de sueur, avait d'étranges parenthèses ; mais, après tout, il faisait merveille, et sauvait même peut-être les deux embarcations.

La pointe fut doublée entre deux coups de mer. Le brick approchait et l'abri se faisait sentir. On toucha l'épave !...

L'audacieuse, la folle aventure, tournait à bien. C'était à ne pas en croire ses yeux. Les deux hommes sautèrent sur le brick en renvo-

yant à terre les chaloupes, pour qui le retour n'était plus rien en cet endroit.

En mettant le pied sur cette épave, le curé et le marin ne pourraient avoir qu'un but : faire déviper sur Houat ce navire flottant à fleur d'eau, et l'y échouer sur un fond de sable.

Mais, là était la difficulté. Le gouvernail, l'âme de cette machine désarmée, ne donnait plus signe de vie. Des lambeaux de voilure, fouettant des restes de vergues, ne pouvaient être d'aucuns secours. Toutefois, ils mirent la main sur deux grandes gaffes. Certainement, autant valait-il les trouver là et tâcher de les utiliser dans la mesure du possible. Pendant quelques moments, au milieu des remous, la situation des sauveteurs devint des plus dangereuses sur cette énorme barque ingouvernable, appesantie par l'eau, menaçant de sombrer à chaque minute. Immergée seulement un peu plus, que fussent devenus nos deux aventuriers ; pouvant encore circuler sur ce pont descendu jusqu'au niveau de la mer ? De terre, on les voyait courir d'un bord à l'autre, essayant d'être bon à quelque chose. Tous leurs efforts pour imprimer une direction à cette masse inconsciente n'aboutissaient à rien, n'ayant rien de sérieux entre les mains. De plus, ils se sentaient courir sur Hoëdic !... Il n'y avait plus qu'à se résigner.

Ils commençaient donc l'un et l'autre à se repentir sérieusement d'avoir mis le pied avec

tant de précipitation sur cette épave, lorsque tout-à-coup, par une de ces chances de mer qu'une cause imprévue vient provoquer, le brick tourna sur lui-même et piqua droit sur Houat. Un fond sablonneux l'y reçut, et il s'y engrava d'une façon à se trouver à sec au retrait de la marée. La fantaisie de l'épave arrivant soudainement dans un courant favorable et violent pouvait passer, à première vue, pour un miracle, comme tout ce qui arrive d'heureux dans les hasards de la mer ; l'expédition avait réussi !

Le brick abandonné par son équipage, à la suite d'un abordage évident, était au pouvoir des Houatais. Dire l'enthousiasme de la petite population en présence de ce beau coup, serait inutile, on se le figure. Massée tout entière sur la plage abritée, où la barque conquise venait si heureusement de s'amortir, elle était là, grouillante, dans tous les transports de la joie la plus vive. Chacun s'agitait, courait ça et là, quelque peu semblable à des insulaires océaniens se disposant à piller un navire arrêté sur leurs coraux. Leurs conversations, montant au diapason du cri des oiseaux de mer, pouvaient passer pour des hurlements ; mais ces braves gens n'avaient pas la nudité du corps, et ne s'apprêtaient à rien dévorer de suspect dans les environs du feu qu'ils avaient fait briller avec des ajoncs secs pour se sécher de compagnie. La comparaison, forcément, s'ar-

rétait là. Après avoir ainsi risqué leur vie en vue du trésor commun, les sauveteurs achevèrent de surexciter la joie publique en donnant connaissance du chargement. C'était une cargaison de vins des meilleurs crus et des plus hauts prix. Elle se rendait en Angleterre. Ces indications pouvaient se lire sur toutes les futailles l'eau dans lesquelles ne paraissait pas avoir pénétré. D'après la coupe du bâtiment, on voyait clairement qu'on avait mis la main sur une barque anglaise ! C'était encore mieux. Ces excellents vins n'iraient pas chez Jonh Bull, pour cette fois ; chez ce vorace Jonh Bull qui engloutit nos meilleures productions ! Ah ! le bon coup !

Ces réflexions augmentèrent, s'il était possible, le délire général, car on n'aime pas les Anglais à Houat ; la vieille rancune y vit encore. Cet exécrationnel Anglais fut amarré à son piquet, pour plus de précaution, et, la nuit venue, le recteur revint à son logis. Auparavant, il avait fait appel à l'honneur des Houatais en leur montrant du doigt ces vins précieux et ces eaux de feu qu'il fallait respecter, de par la loi d'abord, puis pour ne pas ressembler à des pillards de mer.

Le pauvre curé avait eu une dure journée ; le costume en témoignait ; son habit d'ecclésiastique s'en allait en loques par tous les endroits. Sa figure, ses mains, tout son corps, par un contact si prolongé avec l'eau salée,

avait pris une teinte écarlate aussi belle vraiment que celle des crustacés bouillis comme il convient. Jeanne-Marie regardait son maître en joignant les mains.

— Jésus ! ça va-t-il revenir ? ce n'est plus la peau d'un homme !

Mais son maître avait bien autre chose à penser qu'à débattre ce point. D'abord, il se félicitait intérieurement d'avoir rendu un grand service à la pauvreille qu'il aimait, et, ensuite, il s'avouait moulu. Il signifia qu'il avait besoin de silence et de sommeil avant tout. Il fallut bien lui obéir, c'est-à-dire lui donner ce calme si utile après une fatigue extrême. Trop d'amitié, quelquefois, importune ; on est ainsi.

A son réveil, le curé, prenant sa qualité de syndic, dénonça sa prise à qui de droit. Cette formalité remplie, il se prit à réfléchir, et une prompte décision fut le résultat de sa réflexion. Comme d'habitude, le curé alla sonner la cloche fêlée de son église. A ce signal, chacun accourait toujours. Puis, toute la population étant massée dans le petit édifice, il monta en chaire et, de suite, annonça qu'il allait quitter Houat pour quelques jours. Pendant cette courte absence, on aurait à être sage, décent, convenable, car ce ne pouvait être un motif, parce qu'un recteur voulait bien se déranger en vue de l'intérêt général, pour redevenir des gens sauvages.

Le brick, chargé de précieuse marchandise,

était un objet à respecter tout particulièrement ; on ne pourrait le regarder... qu'à distance. Le curé Kerneur, en véritable père, leur disait les choses comme on les dit à des enfants. On avait l'habitude de les recevoir ainsi.

Où diable le curé d'Houat s'en allait-il ? Oh ! disons-le bien vite, une idée lui avait paru superbe. Pour ne pas voir trainer indéfiniment dans les bureaux de la marine et autres les documents établissant le sauvetage du brick, c'était d'aller, de prime saut, à la source même du pouvoir d'où les braves gens, disait-on, revenaient toujours satisfaits. Puis, il supprimait d'un même coup tous ces rouages inutiles et incommodes dont sont encombrés les dédales d'un ministère. Qui sait même si, dans le cabinet du ministre, et par ordre supérieur, on ne lui délivrerait pas un joli à-compte sur la part de prise en question ?

Les cœurs généreux sont ainsi : toujours disposés à croire qu'on va leur ouvrir la main, comme ils l'ouvrent aux autres. Le cœur étouffe la raison chez les plus honnêtes.

Les bons soins de la cure et de l'église furent confiés à Jeanne-Marie et à Radegonde. Toutefois, ni l'une ni l'autre ne reçurent le pouvoir de marier ou d'absoudre, malgré ce que de méchantes langues aient pu dire à cette occasion. Bien informés, nous certifions la chose. Puis l'abbé revêtit, bien brossée, mais bien mitée aussi, sa meilleure soutane. Quant à la

coiffure, c'est avec un gros soupir qu'il la retira de son coffre, car le pauvre feutre était devenu fort rouge. Mais, pour faire contre-poids à ce modeste équipement, le recteur emportait sa figure où rayonnait sa franche bonhomie. Il pouvait donc se présenter partout. Le recteur se rendait à Paris, où il arriva tout d'un trait.

III

Un condisciple de séminaire, élevé par son mérite à une de ces positions qui mettent bien au-dessus d'un pauvre curé de village, à peu près comme le soleil est bien au-dessus de notre humble planète, lui fut très utile pour l'audience qu'il désirait du chef de l'Etat, car c'était à cette porte, et non ailleurs, où il prétendait aller frapper ; non que le souverain fût inaccessible, — surtout aux ecclésiastiques, — loin de là ; mais, enfin, il est des préliminaires, comme on sait, un peu longs, quelquefois. L'abbé obtint son audience sans avoir besoin de ces préliminaires ; un mot avait suffi dans cette circonstance. La vue de l'auguste personnage ne troubla pas le curé d'Houat. Un regard d'une profonde bonté mettait d'ailleurs le demandeur toujours à l'aise. L'abbé expliqua brièvement qui il était. Pour intéresser et préparer, il exposa la constitution d'Houat, la vie commune des braves gens dont il était le père, énuméra ses multiples pouvoirs, son autorité sans appel.

C'était quelque chose de tout à fait inédit pour Sa Majesté, que cette description du *Royaume d'Houat*. (Voir notes 1 et 2)

— Et c'est en France que l'on peut se donner le plaisir d'envisager ces choses, monsieur le curé ?

— Sire, je voudrais que vous puissiez voir de vos propres yeux.

— Allons, monsieur l'abbé, continua Sa Majesté avec bienveillance, vous me paraissez un homme d'autorité à Houat. Vos pouvoirs me semblent surpasser les miens — (et, avec un soupir)... que je me laisse un peu arracher tous les jours. En quoi donc serais-je assez heureux pour obliger... plus puissant que moi ?

L'abbé raconta, sobrement, de quelle façon un navire-épave avait fait côte sur l'île ; — en quoi son concours avait pu être de quelque utilité pour sauver cette nef richement chargée ; des bénéfices que comptaient en recueillir ses Houatais, en qualité de sauveteurs, de l'excellence de cette affaire pour reconstruire une église dont les corneilles ne voulaient même plus, ajouta l'abbé, puisque ce détail l'humiliait particulièrement. Il avoua la crainte de ne voir cette affaire se régler que dans un temps éloigné, si les paperassiers des bureaux lui donnaient asile.

Il venait donc, tout simplement, prier Sa Majesté de daigner dire une parole pour que tout fût mené rondement.

Le curé s'était exprimé sans prétention, en bons termes toutefois, réduisant le plus possible sa part de mérite, qu'il rejetait tout entière. Cela fit le meilleur effet.

— Monsieur l'abbé, répondit doucement Sa Majesté, il est des règles de bonne administration dans lesquelles, moins qu'un autre, je n'ai point à intervenir. Il les faut subir. Les conclusions en sont forcément retardées, c'est évident. Mais, monsieur le curé, faisons mieux ; revenez demain vous faire inscrire à ma caisse particulière afin qu'une première somme soit, de suite, mise à votre disposition au chef-lieu de votre département. Des crédits successifs vous seront ouverts tant qu'il sera besoin, car il faut bien faire les choses, monsieur le curé, pour avoir, dans cette île, une église qui nous fasse honneur à tous les deux.

-- Sire, dit l'abbé Kermeur, en contemplant de son bon regard le généreux souverain qui mettait à sa disposition une somme surpassant bien toutes les parts de prise possible, à Houat, sire, si jamais la reconnaissance d'une population...

Sa Majesté l'arrêta d'un geste :

— C'est le langage de tous ceux que je suis heureux de satisfaire, monsieur l'abbé ! je n'y porte guère attention. *Faire le bien qu'on peut, et ne pas compter sur une mémoire incompatible avec la légèreté des hommes vis-à-vis de nous, est ma règle de conduite... Elle me suffit.*

— Se contenter de l'ingratitude pour salaire...
— Vous avez prononcé le mot ; adieu, monsieur l'abbé.

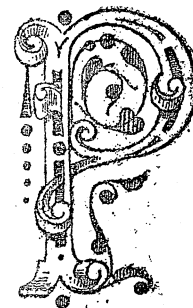
Le curé Kermeur était là, les yeux baissés, le cœur comprimé par ces tristes paroles. Pouvaient-elles n'être pas vraies dans la bouche d'une personne si à même de faire chaque jour l'expérience du cœur de ses semblables ?

— Mais, sire, reprit l'honnête homme se révoltant contre une implacable vérité et relevant les yeux, s'il est quelques malheureux sans entrailles...

Sa Majesté n'était plus là.



LE DIABLE ET LES FANTOMES



endant le voyage du curé, le service de la marine était venu à Houat, appuyé d'un remorqueur. On avait remis à flot l'épave telle quelle et on l'avait conduite dans le port de Belle-Ile.

Fidèle à sa promesse, la population avait respecté la cargaison. L'abbé Kermeur, de retour à son foyer, félicita chaleureusement tout le monde au sujet de cette exemplaire discrétion puis, laissant là le brick et sa cargaison, annonça le magnifique don d'une église neuve pour laquelle rien ne serait épargné.

Un cri de joie répondit à cette nouvelle.

Jusqu'alors les deux îles avaient reçu bien peu de témoignages de la libéralité des gouvernants. Houat et Hoedic sont de bien petits points

sur la surface du monde, et ils deviennent encore plus imperceptibles lorsqu'on ne veut pas les apercevoir : ce qui est une façon très commode de ne point s'occuper des gens. Cette fois pourtant, grâce à l'abbé Kermeur, on avait découvert Houat sur les côtes de France, et de suite un don splendide lui avait été octroyé.

Ce don toucha profondément ces familles déshéritées en grande partie de ce réel confortable, de cette richesse publique qu'elles ne connaissent que par les impôts dont nul ne les dispense.

Ces pauvres foyers de marins, où l'on ne voit que veuves, et pour qui l'Eglise est tout, parurent tout étonnés qu'on eût pensé à eux.

Une église ! — En effet, n'est-ce donc pas là où le cœur bat ? N'est-ce pas là où l'on va chercher la promesse d'être un jour réunie à celui dont le pauvre corps roule dans l'eau glacée de la mer depuis la Noël dernière, et qui vous attend néanmoins ailleurs ?

Le prêtre l'a affirmé du haut de sa chaire, lorsque le vent et la pluie venaient ébranler la toiture de la méchante petite église où le village écoute la sainte parole. La chaire est dans l'église, celle-ci est donc le seul endroit où l'on puisse à la fois pleurer et se réjouir, où l'on soit heureux dans sa peine, où l'on prononce le nom du cher noyé sans se révolter contre Celui qui fait souffler la tempête. Une église est donc le plus précieux des biens donnés.

Le dernier coup de vent avait encore fait sa

trouée dans l'île d'Houat, comme s'il avait compris qu'il n'avait plus qu'à se dépêcher de s'acharner sur elle, vu qu'il n'avait plus la même liberté à l'égard de l'autre. Le vieil édifice se démolissait donc grand train. Une certaine solive, juste placée au-dessus de la tête de l'officiant, lorsqu'il était à l'autel, paraissait bien peu solide ! Avec l'auguste parole qu'il avait reçue, on pourrait, de suite, commencer la nouvelle maison du bon Dieu. Le curé annonça donc la pose de la première pierre. Ce grand jour fut fixé ; une sorte de solennité le consacra, et les travaux de fondation apparurent dans le meilleur endroit, réunissant tous les avantages possibles : l'élévation du sol et le voisinage des matériaux. La besogne se faisait sur un terrain visiblement rapporté, puis nivelé à la hauteur d'un champ de labour dont il faisait partie. Des générations disparues avaient mené à fin ce travail, pour élargir le champ ensemencé et faire compensation à la portion dévorée ailleurs par la mer, car, évidemment, les deux îles ne durent, autrefois, former qu'une terre.

On excavait ce sol artificiel pour rencontrer la roche nécessaire à l'assise de l'édifice. A moins d'un mètre de profondeur, on trouva bientôt quelque chose de résistant et qui sonnait le creux sous la pioche des travailleurs. L'abbé et l'architecte arrivés pour ces débuts, regardaient avec attention. Beaucoup de Houatais examinaient aussi.

— Poursuivez et dégagez ! ordonna l'architecte.

On se remit à creuser. Une notable quantité de terre meuble fut extraite et l'excavation s'agrandit.

Un grand dolmen enfoui, là, depuis des siècles, apparut tout à coup. Les travailleurs s'arrêtèrent.

— *Une maison de Korigans !* crièrent les Houataises. (Voir note 3).

— La maison du bon Dieu sur celle du diable ! ajoutèrent les manœuvres, tous grands terriens impies et moqueurs.

— Il faut placer ailleurs l'église, dirent les Houataises ; qui pourrait avoir le cœur de continuer un si méchant ouvrage ?

— De fait, firent les ouvriers en se croisant les bras, les Houataises pourraient ne pas avoir tort, monsieur le curé.

— Placer ailleurs mon église ? s'écria le curé dont la figure s'empourpra : vous n'y pensez pas. La seule place raisonnable est ici. — Allez faire bouillir vos patates, pauvres houataises que vous êtes ; et vous, mes amis, reprenez vos pioches.

— Nous ne demandons pas mieux, monsieur le curé, répondit un manœuvre, si auparavant vous voulez bien vous mettre d'accord avec la population ; car, autrement, aucune maison peut-être ne voudrait plus nous recevoir dans votre ile, et, alors....

L'abbé se rongea les poings et devenait d'un rouge plus prononcé. Il réfléchissait.

Connaissant parfaitement ses Houataises, il entrevoyait des ennuis interminables s'il se mettait en opposition brutale avec ces natures simples et difficiles à convaincre. Il fallait trouver un biais, et c'est à quoi il réfléchissait, non sans une véritable humeur, comme on peut bien le penser. Autour de lui on parlait bas, on s'abordait, on se groupait avec des regards de travers ; tout conseillait une transaction, cette transaction, il se décida, avec un soupir à la mettre au jour.

Sa figure reprit son air habituel, sa voix sa note onctueuse :

— Mes amis, fit-il lentement, je vous le répète : la seule place raisonnable est ici, et l'église y sera. Seulement, puisque vous avez une si méchante opinion du lieu, je vais exorciser cette cave de païens, c'est-à-dire en chasser le démon qui, paraît-il, est le plus proche parent de vos *Korigans*. Dès lors, là où le diable ne sera plus, la bande entière aura délogé : est-ce bien entendu ?

— Ah bien ! déloger le démon d'ici pour qu'il aille se réfugier chez l'une de nous, dit gravement la doyenne de l'île d'Houat : grand merci du cadeau !

— Véronique, s'il va chez toi, tu n'auras qu'un mot à dire, et il me sera tout aussi facile de l'en chasser, comme je vais le chasser de

cette prison aussitôt que j'aurai dit et fait ce qu'il faut pour cela.

— Oui, et en sortant de chez moi, il ira chez la voisine ; si bien que, de maison en maison, courant devant votre main levée, il fera le tour de l'île pour me revenir comme auparavant.

— Ah bien ! gardez-le plutôt sous votre église qui sera d'un bon poids sur son dos et le maintiendra peut-être, lui et son logement... s'il n'est pas le plus fort pour la jeter bas, toute-fois.

L'hypothèse de voir le diable renverser l'église, dérouta le curé. La colère, mauvaise conseillère, le fit bondir.

— Finalement, je ne vous conçois pas avec vos imaginations. Des *Korigans* ? des *Korigans* ? où jamais les avez-vous vus, pauvres sauvages !

— Alors, reprit l'opiniâtre Véronique, il ne faut plus croire au diable, à présent : puisque les uns et les autres ne font qu'un ?

— Je ne dis pas cela, fut bien obligé de répondre le recteur ; le démon est une vérité : c'est un méchant personnage qui vient souvent vous conseiller, et qui vous bouche trop souvent les oreilles alors que vous n'écoutez pas les bonnes paroles de votre curé... comme en ce moment.

— Eh bien, si le démon est vrai, je vous redis que ce trou de pierres est sa maison et lorsqu'il se retournera, à seule fin de bouger, il remuera du coup toute votre église : il n'est

besoin d'être bien malin pour comprendre la chose. Et, par suite, l'église entière se défoncera sur nos têtes, recommença Véronique sans regarder l'état d'exaspération où cette prophétie plongeait de plus en plus le recteur.

Toute l'assistance houataise partageait d'une très visible façon la manière de voir de sa doyenne. On murmurait, les pioches continuaient de rester inactives et M. l'architecte paraissait attendre, avec un visage où l'impatience se lisait, la fin de cet étrange épisode intercalé dans sa besogne.

Les Houataises murmuraient donc, et si ce n'était pas de la révolte, c'était le commencement de l'insubordination. Après l'absurde, le tragique.

L'abbé ne se possédait plus. Ne sachant à qui s'en prendre, car il n'écoutait plus les insanités de Véronique, et la contrariété l'étouffant, il avisa un jeune marin du pays tout frais rapatrié et qui, à de visibles lignes de sa personne, s'était largement abreuvé. Comment avait-il pénétré dans la cantine à cette heure matinale ? Comment avait-il eu des rations à volonté ? Comment avait-on enfreint le règlement affiché ? — En attendant des éclaircissements, le recteur s'avança vers le marin :

— Sur ma foi ! voilà qui est joli ! serait-ce parce que tu portes le col de ta chemise bien rabattu sur ta veste ; serait-ce parce que tu montres le nom de ta corvette écrit sur ton

chapeau, mon garçon, que tu te crois en permission de ne plus tenir sur tes jambes, et d'avoir plutôt l'air d'un singe que d'un homme ? En vérité, c'est d'un bel exemple ! Qui t'a procuré à boire ?

Le délinquant, ainsi rudement tutoyé et complimenté, ne savait trop quelle excuse placer. Avouer la séduction mise en jeu par lui auprès du cerbère en coiffe préposé à la garde de la cantine, eut été, de sa part, une trahison.

Pour trancher la difficulté, il crut pouvoir être irrespectueux. Une absence prolongée l'avait émancipé :

— Ah ben ! cette plaisanterie, dit-il... Ailleurs, c'est au gendarme de vous... interroger ainsi, lorsqu'on va sur un bord... Vous faites donc, ici, le gendarme, monsieur le recteur d'Houat ?

— Insolent !...

— Si donc vous voilà un gendarme, pourquoi n'en portez-vous pas les deux cornes ? Ce chapeau-là n'irait pas mal avec votre habit ; vrai, ce serait à essayer !

L'abbé s'avança d'un pas sur l'impertinent :

— Répète, si tu l'oses, ce que tu viens de dire.

Le marin se mit en devoir de répéter. Il avait à peine recommencé le premier mot que le curé lui décochait en plein visage un si violent coup de poing, (1) qu'il n'y avait plus qu'à

(1) Le fait est authentique et M. le curé actuel de Plcmeur, ancien curé d'Houat, ne pourrait le nier. (Note de l'auteur.)

aller rouler sur le sol, ce qu'il s'empressa de faire. Toutefois, comme il n'avait pas été tué du coup et que brave il était, il se releva, rendit le coup, et la bataille s'engagea. Mais le jeune homme n'était pas le plus solide, il le comprit et, se garant d'une bourrade qui lui arrivait en règle et fort sérieuse :

— Tenez, monsieur le recteur, dit-il poliment, faisons la paix, si vous voulez bien.

— Alors tu me fais des excuses ?

— Oh ! bien volontiers, et de bon cœur.

— En ce cas, tendons-nous la main, mon garçon.

La population avait fait cercle autour des deux champions et s'était bien gardée d'intervenir en faveur du marin.

Le recteur, faisant fonctions de maire et ayant charge de police, était dans son droit ; c'était indiscutable.

Il remplissait un devoir, usant des seuls moyens de répression qu'il possédât. Quelqu'un ramassa son bréviaire qui gisait à terre en assez mauvais état. C'était le plus maltraité des combattants.

Quant à l'architecte, avouons-le, l'ennui peint sur sa figure avait fait place à de la curiosité et même à un certain sourire que venait seule arrêter la courtoisie due à l'abbé, chez qui il trouvait gîte et table.

Cet incident vidé, la discussion sur l'emplacement de l'église était à reprendre.

Mais elle allait se simplifier, grâce à un trait de génie que venait de se sentir le recteur d'Houat, comme il arrive souvent après un petit exercice, salubre en lui-même et favorable à l'intelligence. Il allait pouvoir, sans doute, tout concilier, car c'est toujours par là qu'il fant passer.

— Mes amis, dit-il après avoir remis son costume en ordre, voici la bonne idée qui m'arrive. Je vous la donne comme elle me vient. Nous allons pouvoir nous accorder ; je ne suis pas ennemi des concessions, vous le savez. Demain matin, aussitôt mon réveil, je monte sur la tour de notre vieille église, à mes risques et périls ; et là, dominant l'île entière avec cette main levée, j'exorciserai d'un coup, d'un seul coup, maisons, sol, barques, en un mot, l'île tout en grand. J'excepterai seulement votre plus vieille barque appelée, je crois, le *Saint-Joseph*, dont vous n'osez plus vous servir. Cette embarcation sera prête à pousser au large aussitôt l'exorcisme terminé. A cette fin, vous serez armés de grandes gaffes pour la chasser hors du port, sans la toucher autrement que du bout de ces gaffes car le démon, avec ses amis les **Korrigans**, renvoyé subitement de tous les recoins de l'île, dessus et dessous, et ne trouvant plus de place disponible que dans le *Saint-Joseph*, sera bien contraint de s'y réfugier. Sac-à-papier ! ceux d'entre vous qui ont la vue claire vont joliment

s'égayer à voir la bande entière sauter dans le vieux bateau ! Bien lancée dans le courant, la maudite cargaison ne tardera pas à aller s'échouer sur nos plus méchants écueils : ça vous va-t-il ?

— Est-ce que le diable se noie ? hasarda Véronique.

Le curé fit semblant de ne pas entendre pour n'avoir pas à répondre. Mais il aurait pu répliquer, en toute hypothèse, qu'aucun de ceux qu'on chassait ainsi n'avait plus le pouvoir de remettre les pieds à Houat... Hoëdic étant là, au besoin, pour les recevoir. En pareil cas, chacun pour soi !

La proposition du curé, moitié bouffonne, moitié sérieuse, eut un véritable succès. La bonne humeur revint sur tous les visages.

Les choses se passèrent comme il avait été convenu. Le pauvre *Saint-Joseph*, si mal récompensé de ses vieux services, chargé de ses hôtes invisibles, alla se mettre en pièces sur les rochers du Béniguet, à la joie de la population accourue pour jouir du bon tour qu'on faisait au vieux Père du Péché, et surtout à l'ébahissement de M. l'architecte venu de Paris pour être témoin de cette extraordinaire exécution.

La noyade du diable et de son armée éleva d'un cran de plus l'abbé Kermeur dans l'estime des insulaires, et l'aventure fait encore les frais des veillées de ce pays.

Le dimanche suivant, l'abbé résolut de pren-

dre, pour texte de son sermon, la superstition. La comédie qu'on lui avait fait imaginer pour qu'il pût placer en toute liberté, où il fallait qu'elles fussent, les fondations du monument, lui était restée sur le cœur ; et même, pour tout dire : cette comédie, sa conscience commençait à le lui reprocher. Une habileté devient souvent une faute dont il faut rougir après. C'était raison de plus pour tonner contre cette crédulité absurde. Une bonne fois, il fallait être éloquent pour faire comprendre à ces naïves gens l'ingénuité de leurs terreurs, et même les dangers en pouvant résulter.

Ce dimanche-là, le sermon ordinaire de la messe avait été renvoyé à Vêpres. Les Vêpres, pour une cause quelconque, avaient été reculées, si bien qu'il était presque nuit, lorsqu'à la fin de la journée, le pasteur monta en chaire après le dernier psaume. Cela valait peut-être mieux pour l'effet qu'il voulait produire. Il s'assit donc sur son petit banc, posa sa tabatière devant lui, son mouchoir bleu à côté, regarda son auditoire d'un bout à l'autre et, d'un air solennel, toussa majestueusement, puis commença de la sorte son sermon :

« Houatais et Houataises, jeunes et vieux,
» vous vivez au milieu de terreurs imaginaires.
» Cela s'appelle la superstition.

» Dès la nuit venue, à peine osez-vous sortir
» de votre logis pour circuler d'une maison à
» l'autre. Celui-ci a vu un loup-garou sortir de

» dessous des décombres ; celui-là a rencontré
» une forme singulière qui lui barrait la route.
» La semaine dernière, à l'heure où nous voici,
» l'un de vous est rentré chez lui d'un pas précipité, revenant de la grève ; il longeait le
» mur du cimetière ; qu'a-t-il vu là ? Dieu seul
» le sait, mais ses jambes ne lui suffisaient plus
» pour se sauver, si bien que moi qui vous
» parle, il a failli me renverser dans sa course.
» Ces effrois tournent quelquefois fort mal. A
» l'appui, je vais vous raconter quelque chose
» dont je fus témoin : c'est une histoire de fantômes ; ainsi, attention, silence et ne bougez
» pas. »

A cet avertissement, l'auditoire frissonna et chacun se serra contre son voisin. Les paroles de critiques par lesquelles le recteur avait débuté sur la maladie de la peur étaient déjà oubliées. Et, d'ailleurs, n'est-il pas de certaines histoires de fantômes des plus vraies, quoiqu'on en dise ?

Ce frisson s'aggrava lorsqu'on entendit en ce moment une chouette, logée dans l'intérieur de l'église, pousser un soupir funèbre. L'abbé, qui avait fait une pause, reprit la parole :

« C'était en plein mois de décembre, onze
» heures et demie de la nuit venaient de sonner
» à l'église de Saint-Pierre, en Quiberon. Une
» auberge de ce village se trouvait encore avoir

» la porte ouverte, malgré l'heure avancée, et
» trois buveurs attablés là ne paraissaient pas
» songer à quitter la place. Une chandelle de
» résine tombait à sa fin, vis-à-vis d'eux.

« L'hôtesse dormait, accoudée sur une table
» voisine, attendant ainsi que les trois hommes
» voulussent bien lever la séance, ce que, vérita-
» blement, ils eussent dû faire depuis long-
» temps, car le ciel s'était noirci comme à
» l'approche d'une tempête et les chemins ne
» pouvaient manquer d'être difficiles à recon-
» naître. Mais ces trois personnages, ces trois
» marins, s'étaient échauffés à boire et conti-
» nuaient de causer et de rire sans avoir pitié
» de l'hôtesse qui les avait maintes fois suppliés
» de partir, ni sans se préoccuper des heures
» de la nuit que les clochers se répétaient dans
» la campagne avec un accent lugubre et
» plaintif.

» Ces trois amis se nommaient Kerker, Jobic
» et Pelfan. Écoutons-les :

« — Ainsi toi, Jobic, notre aîné ici, et qu'on
» devrait croire le plus sensé, tu prétends avoir
» *roulé* le bien vénérable curé de Saint-Pierre,
» en Quiberon, le digne père Talhouet, et
» l'avoir remis au pas ? Eh bien, permets-nous
» de te le dire : nous ne te croyons point. Tout
» simple et bon qu'il était, ce n'était pas encore
» toi qui pouvais lui faire peur.

» — C'est pourtant de même, Kerker. Museau
» contre museau et là regardant bien en face,

» je lui ai signifié, dans sa propre sacristie, que
» j'entendais être marié par lui dans son église,
» comme tout le monde, sans qu'il eût à se
» préoccuper d'une certaine confession qu'il
» exigeait des peureux ; qu'il eût à me laisser
» en paix sur ce chapitre et à se taire au plus
» vite, vu qu'il n'était qu'un propre à rien....

» — C'est assez, je me rappelle, en effet,
» cette histoire ; c'est pour ce langage absur-
» de (tu devais être ensoleillé comme aujour-
» d'hui) que, sur la plainte du recteur de St-
» Pierre, tu as fait, mon cher, immédiatement
» avant ton mariage, deux mois de prison,
» comme chacun le sait. Et si ta femme t'a
» pris quand même, c'est... qu'elle n'était pas
» difficile !

» — C'est possible, mais le curé m'a marié
» et il ne m'a pas confessé, ah !

« — Cela ne prouve qu'une chose : que ce
» brave recteur en avait assez de toi et de ta...
» gueule et, vu la chose, il a passé outre afin
» de se débarrasser d'un pauvre sire.

» — Tiens, Kerker, assez causé : ne me fais
» plus parler de cet homme ou je serais con-
» traint de me ressouvenir d'une promesse faite
» à moi-même, à son intention, lorsque j'étais
» à la geôle de Lorient.

» Les deux camarades Kerker et Pelfan se
» mirent à rire.

» — Voici deux ans qu'il est mort, fit obser-
» ver Pelfan, qui parlait moins mais toujours à

» propos : ta rancune s'est attardée ; il est
» temps d'y songer !

» — Il repose bien tranquillement dans le
» cimetière voisin, ajouta Jobic : ta boussole est
» désorientée.

» — Tu crois ? eh bien, je l'ai si peu désor-
» rientée qu'il ne prend grand désir, sans plus
» tarder, d'aller, en ce moment même, remplir
» ma promesse : chose promise, chose due !

» — Et au cimetière ?

» — Pourquoi pas ?

» — Tu en dis bien long, Jobic, pour t'arrê-
» ter en si beau chemin ; il te faut, à présent,
» nous dire ce que tu vas offrir à ce pauvre dé-
» funt ?

» — Vous voulez le savoir ? Eh bien, qu'est-
» ce que cela, que je ne voudrais pas envoyer
» où votre chien serait enterré ?

» En prononçant ces mots, Jobic, qui mâchait
» des feuilles de tabac, comme presque tous les
» matelots, envoya au milieu de la salle un jet
» de salive noirâtre.

» — Cela ? répondit Pelfan, est le produit
» de ta chique que tu viens, malhonnêtement,
» de jeter là ?

» — En attendant que la tombe de cet
» homme-là en reçoive autant... si ce n'est
» même quelque chose de mieux, ajouta Jobic
» en ricanant.

« — Dire et faire sont deux, prononça Ker-

» ter. Il est des choses qu'on ne fait pas, quoi-
» qu'on ait dit !

« — Lorsqu'on n'est pas un homme !

» — Blagueur, fit Pelfan.

» — Blagueur ? Vous allez voir si Jobic en
» est un : suivez-moi.

» — Allons ! dirent les deux autres cama-
» rades.

» — Allons ! vociféra Jobic qui aurait passé
» par l'enfer plutôt que de paraître un bla-
» gueur.

» Et nos trois hommes sortirent, Jobic ser-
» rant les poings en sentant sa vieille rancune
» le remordre au cœur, et les deux autres, mus
» par ce sentiment de curiosité qui nous en-
» traîne dans les plus méchantes aventures.
» L'eau de feu qu'ils avaient absorbée, en forte
» quantité, était là pour quelque chose aussi.

» Laissant la vieille hôtesse continuer son
» somme avec sa résine éteinte et sa porte ou-
» verte, nos trois aventuriers eurent bientôt
» pris le chemin du cimetière.

» L'obscurité devenait moins intense à me-
» sure qu'ils avançaient. L'aspect de la nuit ne
» prêtait pas à la gaieté, loin de là. De gros
» nuages assombrissaient le ciel, comme de
» grands linceuls noirs ; le vent du large sifflait
» tristement sur les dunes. Plus ils allaient,
» plus sa plainte sanglotait. La marée grondait
» sur les sables sans fin de la presqu'île. Les
» courlis avaient surtout des cris lamentables

» en passant au-dessus d'eux, comme pour leur envoyer des avertissements.

» Mais Kerker, Jobic, et Pelfan, échauffés, criant, riant, allaient toujours. Dans les fumées de l'eau de feu qui les poursuivaient, ils avaient comme oublié le but de leur course nocturne, causant de choses et d'autres, mais avançant toujours.

» Les murs blanchis du cimetière leur apparaissant tout à coup les rappelèrent à leur situation. Minuit sonnait au loin. Kerker et Pelfan cessèrent d'avancer.

» — Voyons, Jobic, dit le premier en reprenant du sérieux, est-ce pour tout de bon que tu veux aller là ?

» — Reste ici si tu as peur, matelot, répliqua Jobic du ton d'un homme résolu à ne pas reculer. Pour moi, rien ne m'arrêtera. Un vrai matelot n'a que sa parole.

» Pelfan, à son tour, mit la main sur l'épaule de Jobic, et de son ton moitié grave, moitié gouailleur qui n'appartenait qu'à lui :

» — Et si ce mort, mon camarade, si ce mort que tu vas outrager...

» — Eh bien ?

» — ... Allait te saisir par la jambe au moment où tu t'y attendrais le moins ? Je voudrais bien voir ta figure, alors !

» Jobic tressaillit malgré lui.

» — Tu vois, tu as peur, Jobic, c'est mauvais signe ; tu es un garçon perdu si tu vas

« là ! Tu cours au devant de quelque chose qui va te tourner à mal.

» — Vingt Dieux ! restez donc ici, cria Jobic en serrant les poings avec colère ; n'avancez pas davantage puisque c'est vous-mêmes qui avez peur. Aussi bien, je n'ai besoin de personne pour aller offrir...

» Et une plaisanterie impie finit sa phrase.

» — Allons ! n'entre pas là, recommença Kerker. On te tient pour un brave : retournons boire un dernier coup chez la vieille qui dort sur sa table, et laissons les défunts en paix où ils reposent.

» Jobic envoya de loin quelques mots intelligibles. Evidemment sa voix tremblait.

» Toutefois, les deux camarades le virent franchir le seuil du funèbre enclos et disparaître au milieu des croix. L'obscurité était grande, mais le sacrilège matelot devait sans peine rencontrer la sépulture de l'ancien curé, parfaitement connue de tout le monde. Seulement, contraint de se diriger à travers un dédale de sentiers encombrés de touffes de buis et de grandes herbes, sa marche allait bientôt se ralentir.

» Oh ! l'heure était vraiment sinistre, et le profanateur qui s'avancait ainsi dans le champ béni par les prêtres, était bien digne de cette heure sinistre.

» Dix minutes s'étaient à peine écoulées, pendant lesquelles Kerker et Pelfan enten-

» daient fort bien le bruit des pas de Jobic
» parmi les tombes foulées sans pitié, lorsqu'un
» horrible cri retentit dans le cimetière ; un de ces
» cris qui vous tourne le sang lorsqu'il éclate au
» milieu de la nuit sans qu'on puisse en expli-
» quer la cause. Ce ne pouvait être que la voix
» de Jobic, mais si pleine d'épouvante qu'elle
» en était méconnaissable !

» Quelque chose d'extraordinaire lui était
» arrivé, et cependant c'était un brave, ayant
» maintes fois fait preuve d'un courage incon-
» testable. Ce cri d'effarement n'en était que
» plus singulier. Le cri se renouvela presque
» aussitôt et la voix de Jobic, reconnaissable
» cette fois, ajouta :

» — A moi ! à moi !

» Kerker et Pelfan étaient glacés d'effroi,
» bien qu'ils fussent eux aussi des braves. Au
» lieu d'aller voir pourquoi ce camarade invo-
» quait leur aide d'une voix si pressante, ils
» demeurèrent frappés d'immobilité.

» Houatais, Houataises, puisque, à cette
» heure de ténèbres, aucun chrétien, aucune
» créature vivante même, ne pouvait se trouver
» là, avec qui donc Jobic était-il aux prises ? »

A cette question du recteur, l'auditoire entier
pâlit, et chacun se rapprocha de son voisin.
L'abbé reprit son récit :

» — Pourquoi ne reviens-tu pas franchir le
» mur ?... Sauve toi ! cria Kerker.

» Si étranglée que fût la voix de Kerker, elle
» reçut toutefois une réponse immédiate du
» pauvre Jobic. Cette réponse, je vous la répète
» mot à mot :

» — Il a passé un bras par dessous sa pierre
» et m'a saisi le pied qu'il me déchire : à l'aide !
» à l'aide !

» Le vent, qui portait, rendait très distinctes
» ces paroles étranges. Kerker et Pelfan en
» étaient au comble de leur frayeur. Pour eux,
» évidemment, Jobic était aux prises avec le
» défunt curé, et l'horrible lutte se continuait !
» Tout à coup la chute d'un corps violemment
» projeté se fit entendre ; peut-être un cri
» étouffé, et tout redevint silencieux.

» Kerker et Pelfan qui, dans l'excès de la
» peur, avaient fini par retrouver leurs jambes,
» se sauvaient en ce moment. Ils coururent
» ainsi comme deux insensés jusqu'à l'entrée
» du village de St-Pierre. Arrivés là ils firent
» halte. La raison commençait à leur revenir.
» Véritablement, leur conduite n'était pas irré-
» prochable. Un malheur venait d'arriver à
» Jobic, c'était presumable : sans différer il
» fallait retourner vers lui et pénétrer brave-
» ment dans ce cimetière. On ne laisse pas der-
» rière soi un ami, à deux pas du village,
» peut-être sérieusement blessé, ayant fait appel
» de secours.

» Toutefois, ils éprouvaient le besoin d'un
» renfort.

» — Ecoute, dit Pelfan, la peur nous a chaviré la tête. Les morts reposent bien tranquilles où ils sont couchés. Une aventure est arrivée à Jobic : éclaircissons-la en retournant là-bas, mais adjoignons-nous quelqu'un pour ne pas recommencer nos sottises. Voici la maison du curé. Je connais le vicaire qui est toujours disposé à vous obliger. Il va se lever et nous accompagnera. Ce sera bien mauvaise chance si, à trois, nous ne parvenons pas à expliquer cette histoire où je ne comprends absolument rien, pour ma part.

» — Et où, moi, je comprends, répliqua Kerker, que le camarade était saisi par le pied ; car il a très clairement dit la chose et c'était bien sa voix... Au surplus frappons-là.

» Ils frappèrent un bon coup au portail de la cure. Ce bruit, dans le silence de la bourgade endormie, fit s'envoler quelques chouettes et nos deux braves, retombant dans leur épouvante, regardèrent çà et là, comme si des fantômes échappés du cimetière les venaient poursuivre jusqu'à cet endroit.

» — Ce ne sont que des chats-huants, dit Pelfan ; le diable soit d'eux !

» En ce temps j'étais le vicaire de cette paroisse. Le recteur couchait de l'autre côté de la maison. Je me réveillai le premier et j'ouvris la fenêtre.

» — Monsieur l'abbé, fit une voix mal assurée, nous venons vous prier de venir avec

» nous jusqu'au cimetière, d'où notre camarade Jobic ne revient plus.

» — Et qu'est-il allé faire en cet endroit, et à pareille heure ?

» — Ma foi, monsieur le vicaire... c'est-ce qu'il vous dira lui-même, s'il peut encore parler. L'aventure paraît avoir tourné à mal, vu qu'il demandait, d'une voix pressante, aide et secours ...

» — Que vous vous êtes bien gardés d'aller lui donner, n'est-ce pas ?

» C'était le cimetière !

» — Monsieur le vicaire, fit observer Kerker, il criait que le défunt recteur l'avait saisi par le pied et, de fait, on l'entendait fort bien se débattre : qu'aurions-nous pu pour lui, en pareil cas ?

» — Tais toi, Kerker, fit Pelfan ; la chose n'est pas possible : tu déraisonnes.

» — Tu l'as jugée si bien possible que, toi aussi, tu t'es bien gardé de bouger.

» — Que me contez-vous là ? interrompis-je. Enfin, n'importe, bien qu'il me semble flâner quelque méchante histoire, la charité avant tout, attendez-moi, je descends.

» Nous n'éveillâmes pas le curé.

» Nous formions une force suffisante, car chacun de nous avait saisi une solide trique, ce qui me paraissait même pas fort nécessaire. Nous partîmes de suite. Un quart d'heure après nous entrions dans le cime-

» tière, où la vive clarté d'un grand fanal dont
» nous étions aussi munis, pouvait nous per-
» mettre de tout voir, et de bien voir.

» Or, Houatais, savez-vous ce qui était ar-
» rivé à Jobic ? »

A cette nouvelle question du prédicateur, annonçant enfin que l'effrayant récit allait recevoir son éclaircissement, une profonde émotion agita l'assemblée : quelques femmes voulurent sortir.

« — En vérité, mes enfants, dit le curé, en
» frappant sur sa chaire, ne vous sauvez pas :
» écoutez la fin, ce n'est pas si terrible que
» vous pensez.

» Je vais donc vous donner cette explica-
» tion. »

Mais ici l'abbé ouvrit son mouchoir, ouvrit et ferma sa tabatière, replia le mouchoir, fit une pause, et regarda l'assistance : elle bouillait d'impatience.

« — Voici donc l'évènement dans toute sa
» simplicité. Jobic, au matin, avait trouvé sur
» la grève une forte ligne garnie d'un gros ha-
» meçon à congres. Le tout pouvant avoir deux
» mètres environ. Notre homme avait roulé
» négligemment ce bout de cablot sur un liège ;
» et avait introduit sa trouvaille dans l'une des
» poches de sa culotte de toile (puisque'il faut
» ici tout bien expliquer). Cette poche n'était
» pas solide. Dans le temps que notre impie
» escaladait les sépultures du cimetière, l'ha-

» meçon et la ligne avaient glissé jusqu'au bas
» du vêtement, par l'intérieur. Au près de la
» tombe du défunt curé, ce crochet de fer, qui
» traînait sur les talons de Jobic, avait subite-
» ment fait la rencontre d'une racine de cyprès
» sortie du sol, s'y était enroulée, et, du coup,
» revenant sur le pied de l'homme s'y était
» impitoyablement plantée, l'arrêtant net.
» Ainsi immobilisé par cette horrible pointe, à
» laquelle il ne songeait plus, et l'esprit frappé
» par les paroles de Pelfan : « si ce mort t'al-
» lait saisir par la jambe ! » Jobic était devenu
» insensé de peur. Incapable de réfléchir, la
» racine de cyprès avait été pour lui le bras du
» pauvre mort.

» Essayant vainement de fuir, déchiré par la
» pointe aigue qui le fixait sur l'endroit même
» qu'il était venu profaner, il avait perdu l'é-
» quilibre, et finalement était tombé d'une fa-
» çon si malheureuse que sa tête avait porté
» sur l'angle d'une tombe. Or, cette pierre
» bénite où il se blessait à mort était précisé-
» ment celle de l'ex-recteur. Toutes ces cir-
» constances étaient visibles : tout s'enchai-
» nait, tout s'expliquait.

» Quant à Jobic, je vous le répète, il était
» trépassé, et ses dernières paroles ou son der-
» nier cri, durent longtemps retentir dans la
» conscience de ceux dont il invoquait l'aide,
» et qui, accourus à temps l'eussent peut-être
» sauvé... si la terreur ne leur eût pas cha-

» viré la tête, pour me servir de vos expressions. Après cela, qu'on vienne me parler de vos peurs nocturnes et de vos visions qui sont, toutes, des plus absurdes et des plus dangereuses ! »

Les Houatais, tous impressionnés de cette longue allocution, sortirent en silence. Mais, sur la place du village, la vieille Véronique éleva la voix.

On s'arrêta, on fit silence, on avait besoin de son avis :

— Ah bien ! si vous croyez que la chose a fini de la sorte, vous êtes encore bons, vous autres, dit-elle. Pour moi, j'ai assez longtemps entendu raconter cette histoire, pour la connaître aussi ; cette histoire n'a point du tout fini comme le veut M. le recteur : c'était bien le défunt qui avait croché dans le vivant. A telle preuve que, le lendemain, il avait fallu remettre en terre le grand bras du mort qui avait fait le coup, et je tiens le fait d'une personne ayant vu de ses yeux.

— Et ce bras était resté là ? demanda quelqu'un d'une voix étranglée.

— Tiens ! d'où sortez-vous ? il arrive toujours ainsi. Le mort près de qui vous marchez la nuit peut allonger sa main où sa mâchoire pour vous attraper au passage, mais il n'a plus le pouvoir de la ramener à lui...

Un cri d'horreur interrompit la vieille.

— C'est de tout point la vérité, dit grave-

ment un vieux Houatais, qui pourtant avait fait le tour du monde : M. le Recteur a arrangé l'histoire à sa façon.

Chacun répéta le mot en se séparant.

La vérité était là ! l'abbé Kermeur avait trompé son auditoire en arrangeant à sa guise la fin de son récit ! Le malheureux curé en était pour ses frais d'éloquence et de mise en scène. Il n'était arrivé qu'à ce résultat : apprendre à ceux qui l'ignorait encore l'épouvantable aventure du matelot Jobic, qu'on allait se redire à nouveau dans les veillées, lorsque la nuit serait bien noire et bien gémissante, et se redire bien entendu, avec le véritable dénouement qu'elle comportait.

Lorsque le Recteur apprit le résultat du sermon préparé avec tant de soin et tant d'artifice, il fut sur le point de se fâcher.

Réflexion faite, il se résigna : il avait entrepris l'impossible ! Il se borna à dire :

— Puisqu'il en est ainsi... ainsi soit-il ! Lorsque l'un d'eux sera malade, ayant besoin d'une violente transpiration, je lui dirai l'histoire de Jobic en la terminant comme ils veulent qu'elle se termine. La sueur d'effroi qu'elle provoquera sera le plus efficace des sudorifiques : faisons sortir le bien du mal qu'on ne peut déraciner !



RADEGONDE ET L'ANGLAISE



ependant, malgré une svelte église que l'on voit peu à peu émerger de terre comme une tige de lis prenant son essor, l'existence d'un desservant, sur l'un ou l'autre de ces deux tristes écueils qu'on appelle Houat ou Hoedic, est des plus monotones. Là, bien des heures vides sont à dépenser. Que de loisirs à utiliser. Que d'interminables soirées d'hiver à remplir de méditations !

Le service du culte n'est assurément pas bien lourd. On ne meurt pas tous les jours, sur ces pauvres rochers, pour procurer au casuel (l'en-

droit serait vite dépeuplé) une obole de plus. Les baptêmes et les mariages y sont rares ; et, de plus, grandement ils se simplifient. La même cérémonie baptise trois enfants, unit cinq couples à la fois. Ces cinq couples doivent attendre avec patience le grand jour où, tous ensemble, ils sortiront mariés de l'église, comme les petits enfants sortent deux à deux de l'école, ou comme cinq belles doubles miches de pain gris quittent le four, dorées à point. Ne vous moquez pas : c'est patriarcal ; c'est aujourd'hui comme il y a cinq siècles.

Cela fait réfléchir et l'on regarde avec admiration cet heureux petit coin du monde où rien ne change, où la stabilité est la pierre angulaire de l'existence ; où ce qui était bien hier le sera encore aujourd'hui et même demain ! où l'homme enfin n'est plus ce pantin affamé de nouveau, améliorant sur un point sa situation sans réfléchir et voir qu'elle empire sur un autre ; car, s'il en était autrement, le problème de la perfection en tout serait résolu assurément depuis des milliers de siècles ! Et Dieu sait si la félicité humaine a fait un pas en avant.

Cent fois plus désœuvré que Robinson en ses plus mauvais jours, un curé, là, est véritablement à plaindre, s'il ne possède le goût de l'étude. Pour l'abbé Kermeur, homme intelligent et lettré au premier chef, ce goût à Houat, était devenu une passion ; et cette passion avait été stimulée, sous son pro-

pre toit, par la plus inattendue des découvertes.

En recueillant chez lui, dans les circonstances que l'on sait, son petit monstre de Radegonde, le digne ecclésiastique, qui n'avait vu dans le moment qu'un méchant petit oiseau mal éclos à sauver de la faim et du froid, avait mis la main sur un trésor d'intelligence, de mémoire, d'aptitudes surprenantes. Qu'on juge de son étonnement, lorsqu'il entreprit l'éducation de la pauvre infirme. Ainsi, cette pauvre créature que la plume se refuse à décrire, cette araignée de mer, qui n'avait de bien libre que la parole, des petits yeux enfoncés flamboyants, et son intelligence, se trouva être un phénomène de conception ; et ce phénomène était né à Houat ! De quel ancêtre perdu dans la nuit des temps, pouvait-elle tenir ? Quoiqu'il en soit, Dieu n'avait demandé ni au père immédiat, ni à personne de cette petite peuplade, la permission de faire pousser là un être rare, de jeter là un fruit précieux, dans sa gangue repoussante !

L'abbé n'avait eu qu'à parler pour faire foisonner la science sur ce sol étrange, où l'herbe de prix sortant de terre, drue et touffue, prenait le rôle que se donne ordinairement la mauvaise. Aussi, au point où nous en sommes de notre récit, Radegonde, qui a 20 ans sonnés, Radegonde, qui sait le beau français, la langue de Virgile, celle d'Homère et le celtique par

principe, aidée, conduite et poussée en avant par son intrépide professeur, chemine dans les traités hébraïques et syriaques ! A Houat, rien n'est impossible à deux esprits studieux, s'encourageant l'un par l'autre et ne s'arrêtant plus. Les deux travailleurs ont à leur disposition la vaste table en vieux chêne qu'ils ont dressée au 4^e étage de la cure. Là est le sanctuaire où nul qu'eux ne pénètre.

Les « bouquins » en leur possession sont de tous formats. Les parchemins jaunis, au bas desquels le scel de la duchesse Anne se lit encore ; les vieux tomes en vieux papiers d'autrefois, noircis par les premiers caractères de l'imprimerie ; des manuscrits, jadis splendides, aujourd'hui moisissés, tombant en poussière, sont la mine inépuisable où ces intrépides ne cessent d'enfoncer la pioche de la patience. Cette mine, surcharge à l'écraser, la vieille table massive ! La bibliothèque d'un séminaire voisin, riche d'introuvables ouvrages rassemblés là on ne sait comment, est à leur disposition. L'abbé Kermeur et Radegonde en abusent. De temps en temps, une caisse, bien cadenassée, débarque à Houat, et prend le chemin de la cure, pour retourner, vide, et revenir pleine au bout d'un mois environ. La peine consciencieuse que s'imposent ces deux chercheurs, leur application que rien ne rebute ; les obscurités même excitant leur ardeur, expliquent les gigantesques compilations des Bénédictins. Le

silence, la solitude, l'aspect de la mer, son murmure incessant, cette solitude où se développe en nous une seconde nature, concentrent l'esprit, exaltent le labeur intellectuel. Et bientôt ce labeur deviendra un besoin ordinaire de la vie... Aussi l'œil s'étonne de ne point voir un vrai cloître bâti sur les écueils de ces îles tout rempli des plaintes du vent dans ses vastes galeries. Pour les dimensions, la cure de Houat était loin d'être un cloître, bien qu'elle abritât deux personnages, presque dignes de ces cloîtres, lorsqu'ils se trouvaient déchargés de tous soins domestiques ou administratifs.

Depuis longtemps, ils avaient dévoré les Pères de l'église dans le texte même. A la vérité, disons-le bien, ce texte allait d'abord sous les yeux de l'abbé, soigneux d'éviter à sa compagne d'étude les crudités d'expressions assez fréquentes. Ensuite il lui rendait le livre où tous deux déchiffraient. Arrivés au passage équivoque... ou trop clair, le bon prêtre plaçait sa large main sur l'endroit difficile, disant :

— Tourne la page, mon enfant, je vais moi-même t'expliquer cela.

La main se relevait, Radegonde tournait le feuillet, l'abbé traduisait en termes décents et la lecture se continuait jusqu'à ce que la bonne grosse main vint de nouveau s'abattre sur le livre.

Radegonde était habituée.

Souvent la peine ainsi prise par l'honnête

homme était véritablement superflue. Pure et innocente comme les anges, la pauvre Radegonde n'eût jamais compris la fâcheuse expression. La sainte créature était aussi belle intérieurement qu'elle était repoussante au dehors.

Cependant quelquefois, l'abbé, fort embarrassé de traduire avec honnêteté, devenait muet.

— Passons, il déraisonne ! disait-il enfin pour trancher.

— Saint-Augustin déraisonne, monsieur le Recteur ? vous allez me faire rire.

— Hier, c'était l'évêque d'Héliopolis...

— Eh, ne m'entends-tu pas, moi-même, déraisonner par-ci par-là ? Reprenons la besogne, et causons moins, s'il se peut.

Le toit de la cure de Houat abritait donc deux heureux. Si incroyable que puisse paraître la chose aux mondains, c'était pourtant la vérité. Le vent du Sud-Ouest, la mer houleuse, la pluie, les grains, pouvaient assaillir l'îlot pendant des mois entiers, la joie de l'étude n'en était que plus vive autour de la table de travail, sur laquelle on permettait à la vieille servante de poser le bout de son tricot ou de placer ses lunettes. La grosse lampe à large lumière, seul luxe qu'on se permettait, brûlait une partie de la nuit. Une heure du matin sonnait au coucou de la cuisine :

— Allons, vas te reposer, ma petite, disait

le curé : nous reprendrons demain, ne t'impatiente pas. Ce vocabulaire syriaque, avec le mot grec qui traduit et le mot latin qui vient appuyer, vous embrouille souvent en ne s'accordant pas ; mais, n'importe, nous en viendrons à bout, comme du reste !

Avant de gagner son lit, on entr'ouvrait l'étroite fenêtre, on écartait les volets disjoints sur lesquels de grosses gouttes de pluie venaient frapper, afin d'écouter si, dans la bourrasque et le bruit de la mer, il ne s'élevait pas des appels de naufragés. Rien n'arrivait ; la tempête seul gémissait, ne pouvant çà et là étouffer le cri désolé d'un courli : il était permis d'aller dormir. Une pensée de dévouement terminait une journée de travail.

Le lendemain matin, l'abbé redevenait le bon et simple recteur de Houat, prêt à tous les coups de main nécessaires, montrant partout sa bonne et rustique figure où l'œil le plus exercé à deviner les hommes n'eût pas découvert l'étoffe d'un érudit. De même Radegonde redevenait, sans sourciller, la seconde servante de la cure ; oubliant ses langues mortes et ses manuscrits coptes en détaillant quelques congrès pour le repas du midi.

Au-delà de la cure, aucun Houatais ne se doutait de l'énorme bagage de science que la pauvre disgraciée s'était fait pour le triste voyage de son existence. On savait que bien souvent, le soir, son gros front bombé penché

sur la table de travail du curé, elle poursuivait une tâche absorbante, la conduisant fort avant dans la nuit. Mais on croyait qu'elle était simplement occupée à retranscrire les sermons que le recteur composait pour les grandes circonstances, dans le genre de celui que nous avons offert tout au long. Ce travail gigantesque, qu'on lui supposait, lui avait procuré un crédit notoire dans toutes les grandes questions de ménages ou d'utilité publique, où son opinion faisait poids.

A vrai dire, on ne pouvait guère s'imaginer autre chose.

L'église avançait. Dès le printemps, elle fut presque terminée. Les travaux avaient été conduits avec ardeur. Les fonds surtout n'avaient pas manqué, grâce aux ordres de paiements toujours arrivés à point et fonctionnant régulièrement. Une volonté souveraine avait visiblement veillé à l'envoi périodique de toutes ces sommes. Le chef de l'Etat avait promis ! La promesse ne pouvait donc manquer d'avoir son effet. Les seuls cas où il se fâchait tout rouge, disait-on, c'était quand il s'apercevait qu'une chose par lui promise ne se trouvait pas à l'heure dite, prête à recevoir son effet.

Enfin, pour avoir été édifié aussi rapidement, le petit monument ne paraissait pas s'en comporter plus mal. A la fois léger et vigoureusement assis, il pouvait défier un cyclone. Sans contredit, le phare de M. l'ingénieur ne paraissait

rien à côté de l'Eglise du recteur de Houat. Ce fanal brillait durant la nuit, on n'en convenait pas ; mais est-ce que le bon Dieu, qu'on pouvait placer décemment dans le nouveau temple, n'allait pas un peu mieux briller jour et nuit ?

On prit jour pour la bénédiction du gracieux édifice, et ce jour arriva, splendide de soleil. Or. il faut savoir que le soleil est bien plus magnifique à Houat qu'ailleurs. Les invités avaient bien voulu répondre à l'appel. Belle-Ile, le Croisic, Saint-Gildas, avaient envoyé leurs recteurs, leurs vicaires. Des batelées de filles, attirées par les préludes d'un biniou sorti d'un vieux bahut où il faisait semblant de moisir, étaient accourues les premières. Pour s'expliquer ce fait, il faut savoir que le son de ce hautbois breton arrive de fort loin aux oreilles de bonne volonté, celles-ci assurant même l'entendre avant qu'il ait parlé !

Le recteur avait, pour ce jour-là, autorisé le bal et même toléré l'ouverture permanente du cabaret, à la condition que chacun y voudrait bien se modérer. On promit. Il est si facile de promettre ! La nef de la nouvelle église, toute nue qu'elle était encore, n'en réjouissait pas moins les yeux, avec ses guirlandes de petits œillets houatais, de giroflées sauvages, d'ajones en fleurs, massés avec art. Un joli gazon marin, fourni par le cimetière, y faisait merveille. — Oh ! qu'un mot de prière pour voir se prolon-

ger le règne du généreux souverain allait être dit de bon cœur dans cette petite église blanche et fleurie comme une mariée ! Coquette, ensoleillée et claire, et saine et solide ?... solide comme la reconnaissance de tous ces braves gens. La solennité, ainsi rehaussée par la présence du clergé des paroisses voisines, débutait à souhait lorsqu'un malheureux incident vint tout à coup tomber sur cette fête, au début, à peu près comme dans une petite mare, autour de laquelle seraient rangées de fraîches toilettes de jeunes filles, tomberait une grosse vilaine pierre éclaboussant tout. Au moment où le curé, revêtu de sa plus belle chape, allait apparaître à la foule debout dans l'église, un petit mousse houatais, un petit sauvage effronté, se glissa dans la sacristie où s'habillait le curé et lui cria :

— Un mort sur la côte, M. le recteur !

A la vérité, l'enfant, en venant ainsi l'avertir, ne faisait que se conformer aux injonctions formelles, maintes fois réitérées, de ne jamais manquer de venir le prévenir, toute affaire cessante.

Ces funestes épaves, poussées par les courants, ne sont pas rares dans ces îles. Ce sont là de fréquents voyageurs venant demander une prompte hospitalité à la pelle du fossoyeur. Avant tout, le recteur Kermeur avait le respect de ces tristes objets. Ces pauvres morts, venant ainsi lui demander asile, étaient

chose sacrée pour lui au premier chef. Une fête ne pouvait pas commencer pendant qu'une pauvre dépouille humaine, livrée aux insultes des oiseaux de mer, était là, qui l'attendait sur la plage. Il n'y avait pas à balancer.

Refoulant sa vive contrariété, il quitta ses ornements et, revêtu de son habit ordinaire, vint annoncer à l'assistance qu'une inhumation pressante allait de suite avoir lieu. Comme maire, il lui fallait de suite opérer la levée du cadavre, rédiger le procès-verbal, y mentionner tous les indices possible avant que la pointe des rochers ou l'ongle des oiseaux ne finissent d'achever cette chair décomposée qui lui venait demander une bière, si méchante qu'elle fût, et un refuge en terre qu'on accorde de suite au premier animal apporté par la mer. Cette besogne allait demander la journée entière : la fête était remise ! On bénirait l'église une autre fois, en famille, sans le concours des populations voisines qui avaient bien voulu se déplacer pour une journée, mais à qui l'on ne pouvait demander de revenir deux ou trois jours après.

Tout cela fut si bien dit, d'un ton si résigné, si honnête, si convaincu, que pas un confrère ne songea à blâmer le zèle du curé de Houat. On le laissa aller à ses affaires.

D'un autre côté les émanations qu'un pareil objet pouvait immédiatement répandre dans une île aussi restreinte, n'était pas une perspective engageante, et elle vint pour beaucoup

appuyer les excuses de l'abbé à ses hôtes.

La population houataise n'accepta pas avec la même résignation ce contre-temps. Quitter une nef embaumée pour aller s'occuper d'un infecte cadavre ! Remettre le biniou dans son coffre pour aller psalmodier l'office des morts, c'était dur, assurément ! Le malencontreux mousse fut vivement calotté dans un petit coin pour son excès de zèle, ou sa malice peut-être, en présence de quelques jeunes filles de Quiberon applaudissant à la correction, et témoignant ainsi combien est véridique la réputation de férocité dont sont gratifiées les Quiberonnaises en général.

Quant à faire revenir l'abbé Kermeur sur sa décision, c'était un point sur lequel il ne fallait pas s'arrêter. Il ne restait qu'à digérer la contrariété et, encore, à ne pas trop la montrer sur son visage en la digérant.

Le curé se transporta donc où gisait le corps de la noyée, car c'était une femme, et une très forte femme. Une chaîne d'or suivie d'une montre tenait encore à son cou gonflé et tuméfié comme tout le reste des chairs. On retira comme on put ce bijou qui pouvait être réclamé par une famille ; ensuite vint le tour des vêtements qu'il fallut débrouiller sur ces membres près de se détacher, et rajuster tant bien que mal, enfin en guise de linceul ! L'horrible toilette était faite par deux Houataises requises pour cette besogne et qui ne l'eussent pas continuée

si l'abbé ne fut pas resté là les regardant faire. Celui-ci fit même une perquisition dans les habits de la noyée et en retira une petite fiole en verre hermétiquement close. Dans le fond se voyait un papier intact sur lequel quelques mots anglais étaient tracés. La noyée était une anglaise qui, se voyant périr par naufrage, avait écrit ce billet d'une main convulsive.

Un jeune abbé, destiné aux missions, était présent. Il prit le papier et le traduisit facilement. Ce document accusait le nom de celle qui l'avait écrit, celui du navire en perdition, et un autre renseignement illisible ; ensuite elle disait sa religion, priant ceux qui pourraient recueillir ses restes sur la côte française, la dernière perdue de vue, de ne pas la priver d'une sépulture religieuse, sous le prétexte qu'elle appartenait à un culte différent. La dernière préoccupation de cette femme était évidente ; le curé en fit la remarque.

— Rendons les devoirs à cette infortunée, dit-il.

— Une hérétique ! observèrent quelques Houatais.

— Voilà un bien vilain mot, fit le recteur.

— D'ailleurs, mes enfants, il n'y a pas d'hérétique ici, poursuivit-il d'une voix sévère. Je ne vois ici à mes pieds, sur ce sable, qu'une pauvre chair mortelle, comme la vôtre, qui me prie de l'ensevelir et d'ajouter à ce rigoureux devoir, une parole pieuse, facile à prononcer.

Demain — qui sait — ce sera au tour de l'un de vous d'aller au gré des flots s'échouer sur une plage où la façon d'invoquer Dieu ne sera pas celle d'ici, et, si le prêtre de là-bas veut bien un peu ressembler à celui de Houat, vous serez heureux, Houatais, qu'il ne parle pas de faire creuser dans le sable un méchant trou, comme quelques-uns de vous paraissent le vouloir pour cette étrangère.

L'étonnement fut général parmi les insulaires, car beaucoup d'entre eux se rappelaient avoir vu, en cas semblable, l'ancien recteur faire enfouir le corps de l'Anglais dans un coin quelconque de son île. A la vérité, l'aventure avait fait scandale ; l'autorité s'en était mêlée, avait obligé M. le curé-maire, adjoint délégué, à exhumer le corps pour le faire déposer au cimetière commun.

Cette exhumation avait été provoquée, disait-on, par le gouvernement anglais, avisé de ce laisser-aller, et décidé à embosser devant Houat le plus puissant de ses navires de guerre, lequel devait, pour le moins, raser Houat, si les Houatais ne se décidaient pas à donner à **John Bull** une sépulture autre que celle donnée à des chiens noyés.

La décision du recteur passa sans plus de murmure ; il avait, du reste, parlé en maître. Là-dessus, il commanda une bière, désignant ceux qui allaient y mettre la main. On obéit en silence.

Dans la soirée, l'inhumation eut lieu fort convenablement et, en fin de compte, presque tout le monde donna son approbation à la conduite du recteur d'Houat : faisons à autrui comme nous voudrions qu'il nous fût fait.

Quant aux confrères du curé, simples spectateurs, ils gardèrent le silence, n'approuvant ni ne désapprouvant, comme il est d'usage en un cas délicat.

La journée avait été bien remplie, mais de quelle manière !

Le temps se gâtait, le vent soufflait du mauvais côté, les invités se hâtèrent de disparaître, et la petite île, un moment troublée dans sa solitude, reprit ses allures ordinaires. La mer sembla plus grande autour d'elle après le départ de ses joyeux voisins, et les cris farouches des alcyons n'en avaient aussi que plus de tristesse.

N'en est-il pas toujours ainsi au lendemain de toutes nos joies ?

De retour à son logis, où Jeanne-Marie et Radegonde avaient offert de leur mieux abri et collation, l'abbé ne passa pas la soirée à compulser ses recueils ecclésiastiques pour savoir jusqu'à quel point il avait pu outrepasser ses pouvoirs d'inhumation en tant que prêtre desservant.

A quoi bon ? les prières avaient été dites, il n'y avait plus à revenir sur la faute, si faute il y avait. Quant au souper il se garda bien de

s'en approcher. Les mets lui faisaient horreur après la hideuse besogne à laquelle il avait coopéré. Il s'alla mettre au lit : d'épouvantables cauchemars assaillirent son repos. L'Anglaise, dont il avait fait rajuster les vêtements sous ses yeux, l'Anglaise énorme, aux chairs verdâtres, toute gonflée de son embonpoint et de son séjour dans l'eau, ne cessait de lui apparaître ! S'il se réveillait, l'air qu'il respirait le suffoquait de ses putrides émanations comme si, en réalité, elles eussent pris possession de son alcôve ; le repos n'était plus possible. Il se leva et alla finir sa nuit sur les dunes où la brise pure et fraîche le remit en équilibre. Malgré tout, il ne se repentait de rien, et puis, d'ailleurs, le jour suivant n'aurait-il pas à recommencer cette triste besogne à l'occasion d'un nouvel arrivant, puisque Houat était si bien sur la route et se trouvait si bien être l'hôtellerie toujours ouverte à ces sinistres voyageurs ?

Ce dernier, à la vérité, était arrivé dans des conditions d'insalubrité déplorables ; mais cette particularité n'allait sans doute pas se renouveler.

Le soleil levant put ramener le jour sur l'île d'Houat : il ne ramena pas l'appétit de l'abbé ; il ne mangea absolument rien de la journée. La vue des viandes surtout le mettait hors de lui ; un peu d'eau et un peu de pain, le lendemain, trouvèrent grâce devant ses yeux. Ce

régime dura six semaines ; Jeanne-Marie et Radegonde se désolaient. Parlait-on d'une volaille de la basse-cour arrivée à son point pour passer à la cuisine :

— Laissez-moi tranquille, criait le maître du logis ; pas de chair et surtout pas de graisse ! j'en suis encore malade !

Il fallait patienter et faire appel au temps. Le temps se chargea de prouver une fois de plus son influence.

Cependant la bénédiction de l'église n'était pas faite : une série de tempêtes l'avait constamment reculée ; enfin, un jour ensoleillé se leva. Avec ce joyeux rayon on se hâta de tout disposer pour une fête en famille, au milieu de laquelle monsieur le recteur, présidant un repas de circonstance, se risqua à goûter de quelques viandes avec un peu d'hésitation d'abord, puis plus bravement. Le premier pas était fait ; au second service, le malade, bien guéri, se comportait comme tout le monde. Si la fête, toute intime, ne fut pas ce qu'elle aurait dû être, si les étrangers manquaient, et bien d'autres choses, du moins les noyés laissèrent en paix ces braves gens, et aucune allusion à cet égard ne se produisit de vive voix. Mais, à part soi, chacun ne put s'empêcher de plaindre le président dont la maigreur ne témoignait que trop du carême excessif de pain et d'eau qu'il venait de subir à l'occasion de cette anglaise venue peut-être de deux cent lieues, de cette anglaise

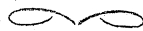
échappée à la dent des poissons — lesquels expédient si vite un Houatais !

Cependant, en réfléchissant, il y avait là plutôt motif de s'enorgueillir que de se plaindre, car, que prouvait ce fait ? il ne prouvait qu'une chose, une chose évidente : que la chair d'un anglais était d'un goût si détestable qu'aucun de ces monstres, si affamé qu'il fût, ne se risquait à y mettre la dent. Cet abominable goût de requin, ou pire encore, ils ne le rencontraient plus chez un Houatais : le sentiment national ne pouvait qu'y trouver son compte.

Cette juste appréciation des choses, échangée sous forme de grave entretien entre deux convives, ne parvint pas aux oreilles du curé.

Radegonde, à qui une partie de cet entretien arriva, se contenta de hausser les épaules avec mépris, sans se départir de sa gravité ordinaire.

L'homme est le triste mendiant qui passe et tend la main. Dieu le regarde, a pitié, laisse tomber son obole : cette obole, c'est le sourire dont l'homme éclaire son visage ; Radegonde n'avait jamais vu la couleur de l'obole.



LA RÉPONSE DU GRAND VICAIRE



Si un gouvernement pouvait réaliser l'âge d'or dans cette vallée terrestre où, sous le doigt de Dieu qui le mène, l'homme tant s'agite pour arriver à de si minces résultats, certainement c'était la patriarcale tyrannie de notre bon recteur. Pouvait-on mieux avoir ? A la vérité, si quelque jeune fille s'absentait de l'île sans prévenir M. le curé, celui-ci la condamnait, au retour, à verser au trésor commun un pauvre sou. Seulement la récidive doublait la punition ! Si quelque méfait était commis avec circonstance aggravante, l'imprudent se voyait apostropher le dimanche suivant du haut

de la chaire, un peu bien publiquement : grande était sa confusion. Mais aussi, par ailleurs, que de compensations !... Mettre le bien dans un plateau, quelques abus inévitables à la nature humaine dans l'autre ; regarder qui des deux l'emporte, et ne pas demander plus si c'était le bien ; telle est l'unique sagesse ou, plutôt, telle devrait-elle être. Si peu neuve que soit cette vérité, pourquoi ne pas la dire toujours ?

Un matin, l'abbé Kermeur reçut un grand pli avec un cachet armorié. Ce pli renfermait une lettre de l'évêché de Vannes, mais simplement écrite par le grand vicaire de Monseigneur.

— Diable ! diable ! fit l'abbé en s'oubliant un peu et en tirant de son étui la paire de lunettes qui allait lui aider à prendre connaissance d'un papier assez rare à Houat, une missive de Monseigneur ? Est-ce une tuile qui me tombe, va-t-on me parler de mon Anglaise et me donner sur les doigts ? — S'il en est ainsi, c'est bien peine perdue, les prières sont dites et, le Bon-Dieu ne les rendra pas.

— Oh ! de vrai, dit Jeanne-Marie.

Sur ce, le bon prêtre, bien armé de ses deux verres grossissant, carrément assis dans son fauteuil, commença sa lecture. Mais dès les premières lignes ses sourcils se contractèrent : Il poursuivit et son visage s'empourpra ; il alla jusqu'au bout et il frappa du pied.

C'était bien de la colère.

De la colère ? le maître du logis la connaissait peu chez lui : un si paisible foyer !

Un coup d'œil sur son entourage pour nous convaincre de la difficulté de s'irriter dans un aussi calme milieu. L'abbé est modestement installé dans la pièce qui lui sert de cuisine, c'est la vérité ; mais cette pièce est si irréprochable de bienséance, qu'elle est à peu près devenue le réfectoire, puis le parloir, puis la salle de réception. Monseigneur lui-même, avec ses bas violets, ses larges lettres cachetées de cire rouge et son grand cierge de grand vicaire, ne serait pas reçu ailleurs.

L'ample fauteuil en rotin, où l'abbé fait à midi sa sieste dans les chaudes journées, s'étale à côté d'une fenêtre encombrée de capucines qu'on admire le matin et qu'on mange le soir sur une laitue grassement poussée dans le sol d'un vieux cimetière abandonné. La grande table de sapin blanc, bien lessivée, est au milieu. Elle sait si bien qu'elle est dans son droit d'être là, cette brave et vieille table, que si l'on essayait de la pousser quelque peu, elle reviendrait d'elle-même à sa place.

Pareille opiniâtreté pour les autres meubles ou ustensiles journaliers. Bien qu'il y ait là un certain encombrement, chacun se respecte : le gril n'a garde de salir un beau missel de la belle époque auprès duquel il est accroché. Un encrier fraternise avec une pyramide de beurre,

sans se plaindre. Sur le buffet, à hauteur d'appui, posée sur un linge blanc, est la niche de pain demi-gris dont tous les enfants ont une tranche en apparaissant ; le chapeau de misère du recteur la touche presque : bons rapports de voisinage.

En évidence, dans l'endroit le plus apparent, est dressée une horloge à poids. Nous avons déjà parlé d'elle, mais c'est justice d'y revenir : la plus belle pièce du mobilier, la gloire du logis ! Du fond de sa boîte, cette machine d'horlogerie a les plus singuliers bruits ; de quart d'heure en quart d'heure, vous l'entendez tousser, cracher, miauler, agoniser. Ce n'est qu'après ces multiples avis qu'elle se décide à éclater : cette artillerie s'appelle sonner l'heure. L'hôte accueilli à ce foyer, si calme une minute auparavant, se retourne effaré.

— Soyez sans inquiétude, mon bon ami, dit le maître du logis, elle ne fait que du bruit : c'est un vieux meuble de famille comme on n'en voit plus de nos jours, inoffensif malgré son tapage, et nous disant l'heure avec une exactitude que le soleil lui-même ne pent égaler,

— C'est-à-dire, monsieur le curé, que le soleil se règle sur votre horloge, n'est-ce pas ?

Ce vacarme inouï une fois dissipé, la paix de la maison, par le jeu des contrastes, n'en ressort que mieux.

Ce milieu de paix esquissé, revenons à notre

abbé achevant de lire la lettre de M. le grand vicaire et ne pouvant dissimuler la figure la plus bouleversée qu'on puisse voir. Naturellement le curé n'était pas seul en ce moment. A sa place habituelle, rangée comme un meuble aussi, Jeanne-Marie filait, confondant le ronron de son rouet avec celui d'un gros chat accroupi quelque part. Dans un autre coin, sa propriété formelle, Radegonde arrondissait son pauvre dos difforme et maigrelet, assise, on n'aurait su dire comment, sur un tabouret fort bas. Tout en manœuvrant les grandes aiguilles de son tricot avec une célérité incroyable, dans des doigts crochus formant plutôt une griffe d'oiseau qu'une main ordinaire, ses deux yeux creux dardent leurs regards sur un bouquin grec ouvert sur ses genoux. Ces genoux élevés à la hauteur de son visage, cette grosse tête sans cou, ce front bombé, cet ensemble indescriptible, ne pouvaient trouver son équivalent que dans ces magots rapportés du Japon et qu'on ne retrouve plus depuis longtemps, tant ils ont fait la joie des collectionneurs disparus à leur tour en laissant leurs trésors à de profanes héritiers.

La figure outrée du maître n'échappait pas aux deux femmes. Elles se regardèrent. — Que signifiait cette lettre ? il la prenait bien à cœur !

Enfin l'abbé poussa un gros soupir, frappa du pied, se leva, regarda Radegonde d'un air

singulier, fourra violemment dans l'une de ses poches le malencontreux papier et sortit avec agitation.

Décidément la colère avait pris le dessus. Les deux femmes regardèrent le pauvre homme s'en aller le visage tout rougi. Evidemment l'air extérieur lui était indispensable pour se calmer les sens.

— Radegonde, dit Jeanne-Marie lorsque la porte se fut refermée, pour sûr il a reçu une mauvaise lettre de l'évêché, car il a failli jeter bas cette porte tant il l'a vite repoussée : il ne fait jamais ça.

— Oui, fit Radegonde toute pensive, ce qu'on lui dit lui cause de la peine. Comment peuvent-ils chagriner un si bon cœur ! Ils ne savent donc pas que si quelqu'un pouvait ressembler au Bon Dieu, à force de bonté, ce serait lui !

— En vérité, Radegonde, si Monseigneur avait si grande envie de chercher dispute à quelqu'un, que ne s'en prenait-il à son curé de Carnac, après le tour que celui-ci lui a joué l'an passé ? Mais, nous, que lui avons-nous fait, je vous prie ?

— Ma pauvre Jeanne-Marie, quel tour voudriez-vous qu'un recteur de campagne osât faire à son évêque ? Un évêque, d'ailleurs, ne ferait qu'en rire.

— Vous croyez cela ! On voit bien que vous ne connaissez pas cette histoire : je vais vous la raconter.

— Racontez, répliqua la grave et sérieuse Radegonde en remettant sous ses yeux le vieux traité qu'elle déchiffrait et dont elle tourna un feuillet.

— Eh bien, voilà : lorsque Monseigneur a fait, l'an dernier, sa tournée pastorale et qu'il est allé à Carnac, le curé de cette paroisse lui a fait servir un dîner où figurait... devinez quoi ?

— Comment voulez-vous que je devine ? objecta Radegonde écoutant à moitié par pure politesse.

— Il lui a fait servir... il lui a fait servir un prétendu filet de chevreuil de la forêt de Carnoët, qui n'était autre chose... qu'une tranche de marsouin !

— Un marsouin n'est pas un chevreuil, fit Radegonde avec distraction.

— Il semblerait. Mais il paraît que sur la table, bien arrangé et bien tourné, ça en avait l'air, puisque Monseigneur l'a mangé comme tel et s'est écrié : « Quel excellent chevreuil, monsieur le curé ! Tous les parfums de la forêt sont dans cette chair exquise. » Seulement, quelques jours après, le curé ayant trop ri et trop causé, la tromperie est venue jusqu'aux oreilles de Monseigneur et, dame, il n'était pas content du tout.

— D'avoir été trompé ou d'avoir mangé le marsouin ?

— De l'un et de l'autre, je pense ; mais, sur-

tout, d'avoir fait l'éloge d'une pareille horreur. Voilà, certes, un recteur à qui l'on peut en vouloir ; mais jamais l'évêque de Vannes n'a mangé de marsouin à la cure d'Houat, Radegonde !

— Je le crois sans peine ; il n'y est jamais venu.

Cette belle conversation fut interrompue par la porte qui se rouvrait et par la présence de l'abbé redevenu plus calme. La chaleur du dehors le ramenait chez lui. D'un autre côté, l'heure de sa sieste avait sonné, et le plus digne des hommes, sous la force de l'habitude, alla s'asseoir sur son siège de rotin, renversa sa tête vénérable, ferma les yeux et sembla bientôt devoir éclaircir son front soucieux dans le somme du midi.

Alors Radegonde, laissant en ce moment tomber son livre, se rapprocha sans bruit de l'oreille de Jeanne-Marie.

— Jeanne-Marie, je n'y puis plus tenir : il nous faut savoir quel chagrin on lui fait ; et, pour le savoir, il n'y a qu'un moyen ; tant pis, je suis résolue à le prendre : qu'en dites-vous ?

— Prenons-le donc, répondit Jeanne-Marie qui avait deviné sans grand effort d'imagination le moyen de Radegonde : la bonne intention couvrira la faute. Et puis, nous pourrons mieux lui donner quelque bon conseil, à ce cher maître, s'il nous en demande : ce ne serait pas la première fois qu'il le ferait, vous savez.

Sur l'encourageante réponse de sa complice,

Radegonde s'avança traitreusement, à pas de loup, vers le fauteuil de rotin. Le recteur dormait évidemment de si bon cœur qu'il ne sentait pas qu'une grosse poule jaune, sa favorite, s'était logée sous son siège, et, de ce poste, lui lardait les jambes de légers coups de bec pour lui rappeler la poignée d'avoine qu'elle attendait encore de sa main. Bien certaine du repos de l'abbé toujours immobile, la pauvre disgraciée allongea son étique petit bras, puis ses longs et maigres doigts crochus vers la poche où la lettre, la maudite lettre, était enfoncée. Glisser cette main sous la tabatière et le mouchoir à carreaux bleus fut bientôt fait. Radegonde tenait donc la lettre ! Le dormeur n'avait eu qu'un imperceptible mouvement qu'on pouvait mettre sur le compte de l'obstinée poule jaune, cette coquine, qu'il ne fallait pas même essayer de faire déguerpier si l'on ne voulait pas entendre éclater ses glapissements.

Jeanne-Marie avait regardé de tous ses yeux la manœuvre de Radegonde.

— Soyez tranquille, dit celle-ci à voix bien basse, je la remettrai où je l'ai prise : il ne s'apercevra de rien.

Et de suite, demeurant agenouillée au pied du fauteuil, elle commença la lecture sans le moindre scrupule.

Sa curiosité — si l'on peut appeler ainsi le mobile de dévouement qui l'entraînait — fut cruellement récompensée.

La lettre était ainsi conçue :

Vannes le ***

« Monseigneur me charge de vous notifier,
» Monsieur le curé, son vif mécontentement.
» J'ai cru devoir l'informer de la présence dans
» votre cure d'une jeune fille âgée de vingt
» ans, appelée Radegonde, et co-habitant avec
» votre gouvernante. Il ne vous suffirait pas,
» paraît-il, de l'admettre du matin au soir dans
» votre intimité, vous prolongeriez ensemble
» des veillées continuelles, expliquées par
» l'aide, soit disant, que cette jeune personne
» vous apporterait dans des textes latins, grecs
» et hébreux, ce dont vous nous permettrez de
» n'être pas convaincus beaucoup.

» Qu'une domestique d'au moins cinquante
» ans soit à votre service, rien de mieux, vous
» êtes dans la règle. Mais, qu'une jeune fille de
» l'âge de cette Radegonde vive ainsi dans
» votre intimité, veille avec vous fort tard pen-
» dant que votre gouvernante sommeille, c'est
» ce que nous ne pouvons nous expliquer qu'en
» nous livrant à de regrettables suppositions
» sur votre compte.

» Une telle infraction à la discipline ne sau-
» rait plus longtemps être tolérée dans ce dio-
» cèse. Veuillez, au plus vite, mettre un terme
» à ce scandale en vous séparant d'une per-
» sonne dont nous ne qualifions pas davantage
» le rôle auprès d'un homme de votre âge,

» appelé le premier à flétrir l'inconduite. »

Et le grand vicaire terminait en avisant le recteur d'Houat qu'il eût de suite à accuser réception de la lettre de reproches qu'il devait sentir si bien méritée, heureux d'en être quitte à si bon compte.

Une formule de salutation pleine d'urbanité qui, à la fin de ces sortes de lettres, devient une impertinence magnifique, terminait cette missive administrative.

On peut s'expliquer maintenant pourquoi l'abbé Kermeur qui, il faut le dire, avait été un fort bel homme avant de recevoir les ordres, s'était si bien mis à frapper du pied comme une personne étouffant de colère après une mystification.

Mais n'oublions pas la pauvre Radegonde. Radegonde relut deux fois. Sa candeur, sa pensée honnête, ne comprenait pas beaucoup les griefs que sa présence faisait naître dans l'esprit de Monseigneur.

Il n'y avait qu'une chose claire, la seule où elle s'arrêtait, la seule à fixer son attention : Radegonde, l'enfant du logis, le misérable oisillon tout éclopé, traînant de droite son bout d'aileron et de gauche sa mauvaise patte, devait aller ailleurs chercher pain et gîte, et surtout renoncer à voir à chaque moment du jour le bon regard du bon prêtre. A cette dernière perspective, à cette seule, sa figure se décomposa, ses lèvres tremblèrent, sa mé-

chante petite poitrine toute rentrée se souleva, près de se briser ; et lorsque, éperdue, elle releva les yeux sur l'homme vénérable à tous égards qu'il fallait quitter, celui-ci la regardait avec une immense compassion.

Radegonde était toujours là, à genoux, atterrée.

— Pauvre petite, pauvre et chère enfant, dit-il en lui prenant ses maigres doigts, ne te désespère pas, tu n'es pas encore partie. Ces gens-là sont des insensés et je vais me permettre de le leur dire. — Tu resteras avec ton vieux bonhomme, et nous finirons d'apprendre ensemble le véritable hébreux que parlaient Moïse et bien d'autres après lui.

— Mon père, mon père, cria Radegonde, je n'ai que vous à aimer : ne m'éloignez pas !

— Tranquillise-toi donc, répéta l'abbé en relevant Radegonde qu'il chérissait véritablement, en raison même des infirmités et de la laideur dont elle était affligée — car les cœurs divins sont ainsi faits — tranquillise-toi, je vais éclaircir la situation.

Le brave homme quitta paisiblement son fauteuil et s'approcha de sa table à écrire. Le calme lui était revenu ; il prit sa meilleure plume et fit à Monsieur le grand vicaire la réponse suivante, réponse que l'on pourrait avoir tort de ne pas lire, mais que le recteur de Houat eut bien plus tort de ne pas relire avant de l'envoyer à son adresse :

Monsieur le Grand Vicaire,

« Permettez-moi, avant tout, de bien vous
» déclarer que ma ferme résolution est de ne
» pas vous *manquer* : — Vous voudrez bien
» excuser ce mauvais jeu de mots.

« Cette déclaration faite, souffrez une ques-
» tion : seriez-vous encore sous l'empire des
» ardeurs récalcitrantes ? Si tel est votre cas,
» veuillez me le confirmer par le plus prochain
» courrier, et je m'empresserai de vous faire
» l'envoi de Radegonde Le Gurriec. Je ne mets
» point en doute votre guérison lorsque vous
» aurez vu ma protégée et, lorsque levant les
» bras au ciel, vous serez contraint de vous
» écrier : voilà la tentatrice ! voilà Eve !

« Cependant il se pourrait que, pour vous,
» une si belle laideur ne fût qu'un point secon-
» daire en votre cas. Oh ! alors, je me garde-
» rais fort de vous critiquer, me rappelant le
» naïf proverbe de nos aïeux : « il n'est si mé-
» chant sabot qui ne trouve son pareil. »

« Ne vous offensez pas, monsieur le grand
» vicaire, si acceptant à titre de simple raille-
» rie votre bonne et joviale missive du 15 cou-
» rant, je me permets de vous répondre sur le
» même ton ou à peu près.

« Quant à Monseigneur, si vous le permettez,
» nous le mettrons ici à part, car, véritable-
» ment, rien ne peut me faire présumer qu'il
» vous ait sérieusement chargé de me flageller
» de la sorte, sans au préalable s'être enquis

» par de solides moyens, des faits et des choses : ce qui m'eût paru l'A B C de cette belle affaire.

» Néanmoins (car il faut tout prévoir), si votre parler était sérieux, qu'il me soit pardonné de vous soumettre une certaine considération : en mettant hors de chez moi cette petite misérable, avec autant de précipitation, ne serait-ce pas justement donner prise aux *absurdes suppositions*? Ne serait-ce pas faire accepter ce que votre plume un peu prompte déclare si bien être? Ne serait-ce pas ensevelir la dignité d'un pauvre curé sous un ridicule capable d'amuser les rieurs de tout votre évêché dans cent ans encore?

« Il est quelquefois des aperçus qui nous échappent lorsque nous sommes encore... jeunes, et remplis d'un zèle qui déborde.

« Si quelques expressions ont pu vous choquer, vous aurez à ne pas tenir compte du langage d'un pauvre curé de campagne ayant plutôt appris, à Houat, à crier comme un corbijo, qu'à dire comme il convient. »

Une salutation, où la forme respectueuse était poussée jusqu'à l'exagération, couronnait cette belle réponse.

Deux jours après, le desservant de cette île recevait l'avis qu'il eût à prendre possession d'un nouveau poste qu'on lui désignait à Pluvigner. On lui accordait un certain délai pour extirper de sa vie privée cette mauvaise herbe

appelée Radegonde, et, s'il ne déférait pas à cette injonction, on verrait les mesures à prendre à son égard.

L'abbé Kermeur était puni pour avoir écrit avec une plume un peu trop libre au Grand Vicaire de Monseigneur. Il n'y avait pas grand mérite à le deviner. Quant à Radegonde, s'il était invité de rechef à la chasser sans pitié, c'était évidemment par cette magnifique raison — règle sacrée — qu'un supérieur ne saurait avoir tort et se déjuger.

Le curé répliqua qu'il était prêt à partir ; qu'il verrait à placer l'orpheline ; qu'elle était peu forte, malade, incapable de subvenir à sa vie. Il ne lui avait donné aucune profession, ce dont il s'avouait fautif ; il l'avait surchargée de science, ce dont il s'avouait plus fautif encore, ce bagage étant le plus inutile des dons que puisse avoir une femme. Si donc il ne trouvait aucun asile pour cette malheureuse, il allait être fort embarrassé et fort peiné, son cœur saignant à la pensée de jeter dehors cette pauvre créature pleine de qualités sous son enveloppe repoussante.

L'abbé avait bonne envie de terminer ces lignes dignes et sérieuses, cette assurance de soumission absolue, en demandant pardon à Monseigneur du scandale qu'il avait donné à ces paroissiens depuis dix ans qu'il vivait avec Radegonde ; mais cette raillerie lui parut si atroce qu'il s'en dispensa réflexion faite.

Si l'abbé Kermeur était ennuyé d'être si rudement tombé en disgrâce, de son côté, la malheureuse Radégonde, cause innocente de ces lettres et de ces ennuis, ne pouvait se pardonner d'être au monde. Elle maigrissait, ne mangeait plus, ne dormait plus ; elle maigrissait comme si elle pouvait être plus décharnée !

— Etre si laide, disait-elle, et devenir encore un sujet de disgrâce pour le meilleur des hommes ! Oh, s'il m'était possible seulement de trouver en moi l'étoffe de la plus méchante servante, comme ce serait préférable à tout mon savoir inutile et sans raison !... Les pauvres bêtes, qui n'ont ni jugement ni science, sont bien plus heureuses !

Au milieu de ces débats, la population Houataise bouillait. Lui enlever le meilleur de ses recteurs ! le père de famille diligent, économe, si soigneux du trésor commun, avec lequel tout allait si bien. Et donner la place à qui ? à qui ? au premier venu, au premier blanc-bec sorti du séminaire, dont le cœur allait faillir dès qu'il lui faudrait mettre pied dans un bateau ! Ah bien ! on allait joliment le recevoir, celui-là ! Il allait en voir de belles !

De fil en aiguille, et chacun s'animant sur ce texte, quelqu'un proposa de faire mourir de peur le nouveau prêtre, dès sa première navigation, en laissant la mer embarquer dans la chaloupe, et en criant qu'on allait sombrer sous voile. Un autre opina pour le faire aussi

mourir de peur, en installant dans son presbytère des fils invisibles.

Chacun de ces fils, saisis par une main adroite, devait, durant des nuits entières, remplir la maison de bruits mystérieux, inexplicables, effrayants, partant de tous les recoins, et se continuant sans relâche. (*Voir notes.*)

S'il ne succombait pas à la terreur, il ne pouvait manquer de se sauver, restituant ainsi la cure au bon Monsieur Kermeur.

Enfin, un troisième proposa la quarantaine. C'était plus facile et tout aussi méchant. La quarantaine fut votée. Il est aisé de se douter en quoi elle allait consister.

Pendant ces étranges projets, l'abbé Kermeur se préparait à quitter Houat. Un chasse-marée, descendu du Morbihan, avait reçu son mobilier. Jeanne-Marie et Radégonde, voyageant avec, devaient veiller dans la mesure du possible, sur ce qu'il restait de l'ancien ménage de l'abbé, sauvé de l'incendie. (Le mobilier renouvelé demeurant acquis au presbytère), c'est-à-dire veiller sur deux ou trois vieux meubles de famille, bien branlants, mais les plus aimés et les plus aimables aux pauvres vieux... Le cher fauteuil, où l'on a dormi pendant quarante ans, à l'heure de midi, à droit à nos sollicitudes.

Le vent qui se fixa permit de mettre à la voile. Mais, avant de laisser derrière lui ce petit coin perdu, où le calme, l'étude, peut-

être le bonheur, l'avaient bercé pendant si longtemps, le digne prêtre voulut rassembler une fois encore son petit troupeau, ses Houatais bien aimés, bons cœurs s'il en était, lorsqu'on savait la manière de leur parler, et qu'une idée fâcheuse ne venait pas troubler leur naïf entendement.

Tous arrivèrent à l'heure de l'angelus, dans la vieille église dont on se servait en ce moment afin de laisser les belles peintures appliquées sur la nouvelle, sécher sans dommage. Le vénérable pasteur qui voulait leur adresser ses adieux, leur donner des conseils, de bons avis, avait préparé une longue harangue pour leur recommander de persévérer dans la vie saine et honnête qu'il leur avait fait prendre ; pour leur prêcher la docilité et l'affection envers leur nouveau recteur, dont on disait grand bien ; pour leur rappeler les naufragés, secourus en commun, au salut desquels il avait coopéré comme tout le monde ; pour leur rappeler ceux qu'il serait possible encore de secourir sur les récifs de Houat, si dangereux à cotoyer lorsqu'on n'est pas du pays.

Remettre en lumière le bien accompli en commun ; exhorter à continuer en mémoire de celui qui s'en va, pouvait-on mieux couronner des adieux !

L'abbé s'installa dans la chaire :

— Houatais, dit-il. . .

Mais l'excellent homme essaya en vain de

prononcer un mot de plus : l'émotion l'étouffait, il suffoquait : la harangue était finie !

La foule s'écoula morne et désespérée. Les femmes sanglottaient tout haut, les hommes serraient leurs poings dans une irritation concentrée.

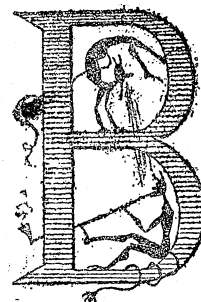
Le soir, un silence absolu régna dans le village. C'était véritablement un deuil public dans ce faible espace. Le cimetière avec ses hautes herbes qui bruissaient au vent ; avec ses croix à demi-renversées qui gémissaient en se relevant ; avec ses oiseaux nocturnes qui soupiraient çà et là, était un lieu plein de vie et d'animation à côté de la pauvre bourgade pleurant sa Providence prête à partir, son bienfaiteur : celui qui, homme supérieur dans une étroite sphère, avait su châtier à propos et ne jamais abuser ; ayant prouvé par des faits réels, indéniables, qu'un pouvoir sans limite, en excellentes mains, était le règne du bonheur ici-bas, en tant qu'il est possible ; pleurant enfin celui qui s'en allait pour quelques lignes tracées à la hâte et peu cérémonieuses.

Au point du jour le chasse-marée avait disparu derrière les roches de la Teignouse, pour gagner la côte Morbihannaise. Un magnifique soleil dardait sur une mer bleuâtre. L'eau transparente, reprenait ses teintes d'émeraude sur les fonds de roches, et la brise joyeuse, la brise qui rit, toute parfumée de l'odeur des

petits œillets roses, si peu rares sur les dunes de Houat ou de Quiberon, faisait plaisir à respirer : seuls les Houatais demeuraient mornes et silencieux.



LA QUARANTAINE ET LE SALAIRE



ientôt après, l'abbé Jan, le nouveau recteur, débarqua à Houat. Il était rose et timide comme une demoiselle. Peut-être un peu jeune ; c'était jouer de malheur. C'était un peu vite être le *blanc-bec* sorti du séminaire, le trop jeune desservant que l'on craignait. Après tout, la bienveillance se lisait sur son visage ; son charmant regard vous pénétrait et, en cela, il faut bien le dire, il ressem-

blait à tous les ecclésiastiques, novices ou courbés par les années, que nous voyons tous les jours passer à côté de nous.

Personne ne parut à la rencontre du nouveau maître de l'île. Il aborda quelques habitants : ils lui tournèrent le dos. Il demanda s'il fallait diriger ses pas à droite ou à gauche : point de réponse. C'était un parti-pris. M. Jan avait entendu parler de la difficulté de l'intronisation dans les îles, et s'attendait à trouver les premiers frottements pénibles. Mais ce qu'il voyait dépassait ses conjectures ; il soupira. Si puissant qu'il pouvait être dans ce coin du monde, qu'allait-il devenir parmi ces figures farouches et pleines d'animosité ? Quel service attendre de cette population hostile, en dehors de ceux qui lui étaient forcément dus ?

Si le pain journalier allait lui manquer, comme cet accident arrive quelquefois dans les îles, à qui irait-il en emprunter ? S'il avait besoin de la présence d'un médecin auprès d'une personne de son logis, pouvait-il compter sur le zèle et la diligence de l'équipage mis à sa disposition en vertu des règlements ? Quels méchants tours allait-on lui imaginer ? Ces gens-là croyaient donc qu'il avait remué ciel et terre pour venir habiter ce triste lieu ? La solitude de Houat allait-elle, pour lui, devenir pire que celle où avait vécu le héros de Daniel de Foë ?

Si Robinson avait la privation absolue de ses

semblables, à part son nègre, du moins il avait eu des périodes de sécurité ; on avait pu se les procurer au moyen de remparts, de pieux et de meurtrières. Mais, lui, prêtre, pouvait-il, au besoin, se barricader dans son presbytère ? y percer des sabords ? y charger des mousquets, en supposant qu'il en eût apportés parmi ses surplis et ses deux soutanes ? En toute supposition, une pareille existence n'allait pas à son caractère.

Ce fut donc en tremblant qu'il passa ses premières nuits sur l'inhospitalier rocher où, cependant, on lui avait assuré qu'il allait pouvoir être un petit souverain. Ce bon petit royaume, il ne le voyait pas !

Le premier dimanche arriva dans ces conditions ; l'abbé salua ce jour. Les offices allaient établir un point forcé de contact entre lui et la population. La chaire allait lui permettre ses premières paroles.

L'abbé Jan, outre ses meubles et effets, avait débarqué sa sœur et son jeune frère : sa sœur tiendrait la maison et le servirait ; le jeune frère continuerait son éducation auprès de lui, tout en répondant ses messes. Ce personnel tout trouvé n'était pas inutile au nouveau curé, surtout l'enfant de chœur qu'il s'était dressé avant d'arriver, car il n'aurait, en conscience, su où dénicher celui de son prédécesseur. De son côté, le bedeau se disait malade ; le sacristain était un être chimérique. Sans les deux

églises, l'une toute neuve et presque en état et l'autre s'effondrant, l'abbé Jan aurait pu douter que le saint office fût usuel sur cette terre abrupte.

Il fallait bien faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Pendant que le curé s'habillait à la sacristie, tout occupé de son allocution, sa sœur sonnait la cloche et le frère, en surplis, ouvrait les portes tout en grand. Mais peine inutile, pas un Houatais ne se présenta pour les franchir ; l'église était du plus beau vide. L'affront était complet. Le desservant commença, poursuivit et acheva sa messe devant le seul auditoire de sa sœur qui fondait en larmes au milieu d'un grand banc désert.

Pendant ce triste office, la population s'entretenait des mérites du prêtre parti. On faisait la comparaison des deux ecclésiastiques, comme si l'on connaissait le nouveau venu.

— A quoi bon, disait l'un, aller entendre la messe de cette demoiselle-là ? Jamais celui-ci ne terminera son sermon comme un certain jour l'abbé Kermeur l'avait fini. Il me semble l'entendre encore : « Houatais, un mot avant de descendre : demeurez à vos places, et que surtout Péronnick ne se sauve point, là-bas : ramenez-le sur son banc. — Péronnik, me prends-tu pour un autre, par hasard ? Ne sais-je donc pas qu'hier au soir, sur le coup de neuf heures, tu es entré comme un larron dans

« mon hangard, où ta vilaine main a décroché
« une volaille toute plumée, laquelle était mon
« repas d'aujourd'hui ? D'ailleurs, ne t'eussé-je
« pas vu qu'il m'eût été facile de deviner le voleur, car toi seul, à Houat, es capable d'un pareil coup. — Voler ? fi ! Péronnik ! On ne vole pas à Houat, mon garçon, quand le recteur qui te parle habite la cure de cette île. « Sous mon autorité, Péronnik, il n'y a que de braves gens, et tu en seras un, sac-à-papier ! « ou je te mettrai plutôt en pièces ! — En voilà assez. — Cours me rapporter cet objet : il est encore temps de le donner à Jeanne-Marie pour qu'elle nous le serve à midi, et je t'invite à venir en prendre ta part, mon garçon, comme à oublier les paroles un peu vives que je viens de t'adresser et qui seront, j'en suis sûr, de la bonne semence dans la bonne terre. » — Voilà qui était parler. Sans compter qu'après cette leçon publique, Péronnik, qui ne valait pas grand chose avant, est devenu, après, un honnête garçon.

— En effet, c'était parler, mais sur un ton qu'il n'eût pas été possible à l'abbé Jan de prendre.

Le nouveau recteur attendit des jours meilleurs et la fin de cette impitoyable quarantaine. Mais il comptait sans le caractère extrême de ces natures primitives ne connaissant pas de milieu entre la haine et l'adoration.

Mais, ailleurs qu'à Houat, les choses sont-

elles donc si différentes ? Ne faut-il pas toujours, les yeux fermés, rejeter son mécontentement sur une victime ? Et la plus auguste, la plus haut placée, n'est-elle pas toujours celle-là qu'il faut choisir ?

Le second et le troisième dimanche furent de tout point semblables au premier. Le jeune prêtre pleura comme un enfant ; l'humiliation l'atteignait au cœur. Un lépreux d'autrefois n'eût pas été mieux évité que lui. Sa véritable douleur eût fait pitié à d'autres gens qu'à des Houatais ; mortifiés qu'on leur eût enlevé si lestement et pour si petit grief, l'homme qu'ils s'étaient habitués à considérer comme une partie intégrante de leur île ; mortifiés d'avoir, au départ de cet homme, pleuré ostensiblement, car un marin finit toujours par avoir honte de cette faiblesse. C'en était plus qu'il n'en fallait pour être sourd à la pitié. La place n'était plus tenable. Il fit appareiller sa chaloupe, résolu de se rendre à Vannes ; il s'y rendit, en effet, suivi de sa sœur et de son frère qui, tous deux pour rien au monde, ne fussent restés seuls au milieu des Houatais. Redoutaient-ils de s'éveiller tout à coup entre des mains de cannibales ? Qui peut dire où s'arrête l'imagination terrifiée ? Pendant toute la traversée, les trois fugitifs se demandaient à voix basse si, par malice, l'équipage n'allait pas heurter la chaloupe sur quelque roche à fleur d'eau, se souciant peu de se tirer de là comme il pourrait, pourvu qu'un

dernier et méchant tour fut joué au remplaçant de l'abbé Kermeur ? Mais leur crainte était exagérée. L'abbé Jan s'en allait à Vannes ; il y resterait sans doute et l'ancien curé reviendrait : on ne voulait pas autre chose.

D'ailleurs on ne se noye pas pour noyer les autres. La peur ne raisonne plus.

A Vannes, le désolé desservant se présenta à l'évêché et narra, à Monseigneur, d'une voix émue, toutes ses tribulations (le chapelet en était long), confirmant les détails déjà énumérés dans ses lettres, et bien d'autres encore.

Le cas était délicat ; d'autant plus qu'on avait commis une faute en agissant bien précipitamment, c'est-à-dire en accablant de sanglants reproches un honnête homme sans enquête sérieuse préalable, comme l'avait fort judicieusement fait observer l'abbé Kermeur.

Si l'ex-recteur de Houat ne pouvait en conscience plus être soupçonné de scandale avec sa Houataise, son tort n'était donc plus que celui d'avoir adressé une lettre inconvenante au secrétaire de l'évêché. Cette incartade valait-elle une aussi forte punition ? et celle-ci, en tout état de cause, compensait-elle les embarras qu'on allait avoir, et qu'on n'avait pas su prévoir ? D'un autre côté, renommer l'abbé Kermeur en cette île était impossible : un pouvoir ne se déjugent pas.

L'évêque congédia l'abbé Jan et fit appeler son grand vicaire :

— Monsieur mon Grand Vicaire, dit l'Évêque, nous avons à enregistrer une indiscutable étourderie. Sachons la reconnaître, et réparons-là aux dépens de notre amour-propre : ce sera notre punition. Faisons venir l'abbé Kermeur et prions-le de nous venir en aide.

Puis, partant d'un franc rire :

— Allons, la drôle et plaisante réponse que vous a faite le bonhomme, mon cher ami ; convenez, entre nous, qu'elle était bien amusante ! Vous n'avez pas été là le plus fort, et, s'il m'en souvient, cela s'appelait dans mon village une volée de bois vert !

— Monseigneur, l'abbé Kermeur a la plume facile, répondit le grand vicaire avec une visible petite grimace.

Et comme il se retirait pour aviser incontinent le curé de Pluvigner du désir de l'évêque, celui-ci l'arrêta :

— A propos, mon cher vicaire, je suis encore à savoir par qui vous avez pu être si mal informé de cette prétendue vie intime et galante du curé d'Houat avec cette belle Houataise ? qui a pu si joliment vous renseigner ?

— Monseigneur, fit le Grand Vicaire avec un peu d'hésitation et en rougissant jusqu'aux oreilles, c'est... c'est cet incorrigible recteur de Carnac qui, vous le voyez, en est à sa seconde mystification avec nous.

— Sa première, mon bon ami, était, n'est-ce pas, ce fameux morceau de marsouin si

merveilleusement déguisé et que vous me parliez ne pas avoir encore bien digéré ; ce qui est, vraiment de votre part, une injustice à son endroit.

— On voit bien que Monseigneur, continua le vicaire en rougissant toujours, n'est pas au fait des bruits mis en circulation à ce sujet par le curé de Carnac lui-même, après que nous eûmes avalé cette horreur à sa table.

— Mon Dieu, que prétendez-vous ?

— Monseigneur, si vous en désirez plus long, sachez donc que ce marsouin aurait dévoré la moitié d'un noyé, à telle enseigne qu'en le dépeçant, on aurait trouvé dans son intérieur...

— Cela n'est pas possible : cette espèce, par sa conformation, ne saurait s'attaquer à de pareils objets. Si elle est authentique, cette assertion est une fort mauvaise plaisanterie du curé de Carnac. Mais tenez le fait pour impossible, vous dis-je.

— Ah ! Monseigneur, libre à vous d'en penser ce qu'il vous plaira. Quant à moi, dans le temps que vous vouliez bien trouver à ce prétendu filet de chevreuil un parfum de sauge et de serpolet, il me semble bien me souvenir que je lui découvrais un singulier goût... Pouah !

Ce disant, le vicaire porta son mouchoir à ses lèvres avec l'empressement d'un homme dont le cœur ou l'estomac va se soulever tout en grand.

L'évêque recommença son meilleur rire, car

c'était un aimable prélat dans l'intimité comme ailleurs :

— Allons, mon cher, votre imagination travaille mal à propos. Oubliez une fois pour toutes les bizarres festins du recteur de Carnac, et allez-moi vite écrire au bon abbé Kermeur pour qu'il me vienne voir incontinent.

Le curé de Pluvigner ainsi mandé ne se fit pas attendre. Il n'avait pas l'air de savoir ce qu'on lui voulait, et il était bien décidé à se fâcher tout rouge si on allait lui reparler de sa Radegonde. Après la peinture qu'il avait faite, après sa malencontreuse réponse en un mot, de plus amples suppositions eussent été un parti pris de se moquer de lui sans trêve et sans fin.

— Monsieur de Pluvigner, dit l'évêque en lui présentant affectueusement deux doigts, voici mon grand vicaire qui manifeste le désir de conclure la paix avec vous. De votre côté, vous nourrissez peut-être en vous la même intention. Que le plus outragé des deux, le plus raisonnable, le plus chrétien, fasse la première démarche : — Ménélas et Pâris, oubliez Hélène !

— Ah ! permettez, Monseigneur, dit vivement le Grand Vicaire, permettez : si nous avons voulu ravir Hélène à M. l'abbé, ce n'était pas pour nous l'approprier : pas d'équivoque.

— C'est grand dommage, en vérité, riposta l'abbé Kermeur rassuré par la tournure de

l'entretien, et d'autant plus qu'il me semble bien vous l'avoir proposée de tout cœur, cette belle Hélène.

— Les débats sont clos, reprit l'évêque, pendant que les deux honorables prêtres échangeaient une cordiale poignée de main ; ce n'est point pour Radegonde, si séduisante qu'elle soit, que le curé de Pluvigner est devant nous. Nous avons à le prier de retourner à Houat.

— Comme recteur ? demanda en souriant celui-ci.

— Ah ! mon ami, vous y mettez de la malice. Ce n'est pas généreux de votre part, fit rondement Monseigneur. Ce n'est malheureusement plus possible. Nous voudrions vous y voir débarquer en qualité de simple missionnaire. Il y a là une révolte déplorable.

Et l'abbé Kermeur fut mis au fait des événements qui avaient métamorphosé son ancienne paroisse en un repaire de païens et de larrons : car des faits déplorables avaient commencé à s'ébruiter.

— Les malheureux ! dit-il.

— Monseigneur, je vous les ramènerai ce qu'ils étaient avant. Je sais la manière de leur parler. A bientôt.

Trois jours après, l'abbé Kermeur débarquait à Houat escorté de son confrère Jan et de Radegonde à qui il avait offert de revoir son pays. La pauvre infirme riait et pleurait à la fois : riait de retrouver ses rochers, pleurait

sur sa précaire situation que rien ne venait modifier, sur l'obligation plus ou moins prochaine de quitter son vieil ami, car elle avait enfin consenti à reconnaître qu'elle était une jeune fille bien disgraciée, bien dissemblable aux autres, mais qui ne pouvait néanmoins garder sa place dans un presbytère sans faire jaser un tas de sottes langues.

Et dire qu'on ne comptait pour rien sa laidur ! sa forte tête renfoncée dans son dos ! tout ce ridicule extérieur qui eût dû tout au contraire lui assurer une paix complète et le bonheur de ne plus bouger d'auprès de son bienfaiteur ! Rien ne touche les méchants cœurs ! C'étaient de tristes réflexions : n'importe, à présent c'était elle qui voulait de toutes ses forces s'éloigner, pour le repos du vieil homme qu'elle adorait. Où irait-elle ? elle n'en savait rien. Il est vrai que, depuis quelques jours, l'abbé n'avait plus l'air inquiet sur son sort : il avait trouvé une combinaison.

Le retour de l'ancien curé ne causa à Houat la plus petite surprise : on avait tout fait pour chasser l'autre ! L'abbé Kermeur revenait à la cure parce que M. Jan n'y pouvait plus tenir. Les Houatais avaient remporté la victoire ! Si ce Jan là était aussi revenu, c'était pour achever d'emporter ses dernières nippes : cela sautait aux yeux. Chacun courut au-devant du prêtre bien-aimé. C'était des cris de joie, des cris de triomphe ! Mais, lui, l'honnête homme,

lui, calme, froid, hautain, dédaigneux, n'avait l'air de voir personne. On lui tendit la main, il tourna le dos. On le questionna humblement : pas de réponse. On se mit sur son chemin : il fit un geste de colère :

— Au large ! cria-t-il, au large ! païens que vous êtes ! Bêtes carnassières ! Ne me touchez pas ; il y avait des hommes ici, des fidèles, des familles, des femmes, des enfants : aujourd'hui, je ne vois plus que des animaux sauvages, des loups, des louves, des louveteaux, qui mordent un pauvre prêtre envoyé chez eux sans défense, et qui le mettent en croix comme les juifs de Jérusalem avaient l'habitude. Retirez-vous de mon passage, juifs d'Houat, et allez démolir, *unguibus et rostro*, cette église neuve, devenue inutile : sous ses fondations, vous trouverez la pierre des idolâtres, la table infâme où le sang des hommes coulait par une rigole ; l'horrible *dolmen* (Voir la note).

C'est là qu'est votre Dieu, celui de vos ancêtres et le vôtre encore. C'est là qu'en creusant un peu plus vous retrouverez le couteau du druide... Allez, le démon saura vous l'aiguiser et vous le remettre aux mains ! !

La colère de l'abbé était quelque chose de plus que de la colère. Ses yeux, pareils à deux aiguës-marines qu'un jeu de lumière allume dans l'ombre, lançaient des feux croisés, verts, jaunes. Les Houatais, mornes, silencieux, mais impassibles sous cette flagellation, se tenaient à

distance, la peine du talion qu'il leur infligeait, un peu outrée et par cela même perdant de sa force, paraissait médiocrement les toucher.

L'abbé voyant ce peu de résultat de ses paroles, voulut redoubler pour frapper le dernier coup, mais les malédictions de Jérémie n'étaient pas dans son tempérament. Son trésor d'imprécations était vide, en prodigue il l'avait dissipé tout d'un coup. Puis, enfin, (réflexion un peu tardive) si ces braves gens avaient si vilainement péché, ce n'avait été que par amour pour lui ; pour lui, qui pouvait se reprocher de leur avoir bien trop brusquement fait part de sa disgrâce. Lui-même n'était donc pas sans reproches. Sa voix s'affaiblit, une réaction s'opéra, ses deux mains se joignirent malgré lui dans un geste de véritable douleur.

— Et moi qui vous aimais tant ! dit-il avec des larmes dans la voix.

Ce seul cri, simple comme tout ce qui est vérité, le seul qu'il eût dû proférer pour avoir raison de cette crise exceptionnelle, eut un plein succès. Aussitôt, les principaux de l'île s'avancèrent vers l'abbé Jan, puisque *l'autre* ne revenait pas pour y demeurer, et lui firent les plus chaleureuses excuses. La quarantaine était levée : le lépreux était guéri. Alors, l'ancien curé distribua des poignées de mains. On put causer avec lui.

— Ainsi, Monsieur Kermeur, vous en avez

donc bien décidément fini avec nous ? Vous voilà recteur sur la grande terre ?

— Oui mes enfants, j'étais devenu trop vieux pour une île. Monseigneur, qui fait tout pour le mieux, vous a envoyé un jeune prêtre plein de vigueur, plus à même de suffire aux multiples fonctions de l'emploi, qui, bien qu'on en dise, ne font pas notre joie, tant s'en faut ; n'étant de notre part qu'une pure complaisance. Voilà donc l'abbé Jan, mes amis : c'est la douceur par excellence. Regardez-le : blond comme notre Seigneur, il aura comme lui un cœur d'or pour vous aimer. Celui-là ne vous fera pas en chaire les vilains compliments que je croyais devoir vous adresser quelquefois pour votre bien... il n'en viendra aux mains avec personne : je suis à peine digne de lui nouer les cordons de ses souliers.

— Nous lui obéirons comme à vous, puisque nous nous en trouvons toujours bien. — Et Radegonde, Monsieur Kermeur, nous la ramenez-vous ?

— Mes bons amis, vous l'avez dit, je vous la ramène. Radegonde est une Houataise, or, un proverbe dit : « malheureux qui est né dans un pauvre pays, » cela signifie qu'on y revient toujours malgré soi, vu qu'on ne peut se décider à lui dire adieu. Je vous restitue donc la perle de Houat, mais elle n'y restera pas innocupée. Si je ne puis en faire une maîtresse

d'école, qui ferait rire vos enfants, il m'est possible d'installer quelque chose ici pour elle. Ce quelque chose sera un grand magasin approvisionné de tous les ustensiles connus et inconnus. Radegonde sera la marchande de tout cela. Dans cette boutique universelle, les Houatais trouveront tout et le reste : jusqu'à des rasoirs ne s'ébréchant sur rien, à la condition toutefois qu'ils ne les mettent pas dans leur barbe — car il ne faut pas exiger l'impossible. Les Houataises pourront s'y procurer une crème merveilleuse pour se rafraîchir le teint et faire disparaître le hâle de la mer, lorsqu'elles auront tenu l'aviron toute une journée.

Ces naïves jovialités, en rapport avec le milieu où elles étaient recueillies n'étaient pas dites sans intention. Les visages s'éclaircirent, un sourire parut ; c'était évidemment le résultat cherché.

— Mais, mes amis, continua le jovial orateur, j'ai mieux encore que ma Radegonde à vous offrir. Vous connaissez mon horloge ? c'était la gloire de mon logis. Eh bien, cette pièce, sans pareille, je me permets de vous l'offrir. Elle est ici, dans la chaloupe d'où je viens de débarquer. Qui de vous ne l'a vue et entendue ? Sa place, si vous le voulez bien, sera à votre mairie, dans la salle des délibérations, où elle réveillera par son carillon ceux d'entre vous qui ne peuvent s'empêcher de venir chercher dans ses séances municipales leur meilleur sommeil.

Je dois seulement vous avertir d'un accident qui lui est survenu dans son récent déplacement. Au tapage infernal qu'il lui plaît de faire lorsqu'elle va sonner l'heure, elle joint à présent un tressautement, un bond pouvant assez bien rappeler celui d'une grenouille : elle n'en marche pas plus mal pour cela, je me hâte de vous le dire. Voyant mon coucou ainsi bondir, il m'est venu dans l'idée de faire encore tourner à sa gloire cet accident de voyage. Un de mes amis, habile artiste, a bien voulu, par pure amitié, me sculpter dans du cœur de chêne, l'image très bien réussie d'une énorme grenouille. Bien peinte en couleur verte, je l'ai assujettie sur le dessus de mon horloge, et là, elle y fait merveille. A chaque bond auquel elle est contrainte, elle desserre en même temps ses deux mâchoires qui semblent vomir tout le vacarme du carillon : vous allez voir.

La générosité sans nom de l'ex-recteur produisit une forte sensation parmi l'assistance qui faisait cercle autour du vieil ami. Il demanda la permission d'aller à la barque chercher le coucou sans pareil. Chacun l'y accompagna, mais il ne s'en rapporta qu'à lui-même pour transporter et tenir en équilibre le précieux objet qui ressemblait plutôt entre ses mains à un vase sacré qu'il eût porté scrupuleusement droit. La grenouille, véritablement bien imitée, faisait reluire au soleil son dos vernissé, et resplendir ses deux gros yeux à fleur de tête, cou-

leur de rubis : c'était une marche triomphale.

Arrivé dans la salle commune, l'abbé Kermeur installa le coucou avec une précaution minutieuse et une solidité capable de défier les siècles.

Les Houatais, s'empilant les uns sur les autres, remplirent la salle et chacun, les yeux fixés sur le prodigieux instrument mis en mouvement, attendit le saut de la grenouille.

L'heure sonna et la grenouille se mit à bondir, exactement comme l'avait promis l'ex-recuteur.

À ce grotesque spectacle, à la vue de cette reine sans conteste de toutes les grenouilles possibles, trônant majestueusement au-dessus des aiguilles du cadran et, là, imprimant des bonds désordonnés à sa grosse panse, tandis que des profondeurs de son gosier, large ouvert, sortait un concert de bruits les plus saugrenus, un formidable tonnerre de rire éclata parmi les grands enfants rassemblés dans cette salle, et n'eût plus de fin.

— Pauvre cœur humain ! Il est si bon, n'est-ce pas, de noyer dans un bon et franc rire toute la haine qui nous a rongé pendant soixante jours !

Donc on avait ri de tout cœur : donc l'île d'Houat était pacifiée !

Lecteurs, qui que vous soyez, convenez-en : n'est-ce pas là une vérité, partout ou l'homme se retrouve ? Et n'est-ce pas, en quelque sorte,

un trait de génie de provoquer en son temps la crise finale de la gaieté ?

Le bon prêtre était radieux, et le grotesque, qui pouvait apparaître dans cette scène, je vous assure, n'avait pas de reflet sur sa digne personne.

L'abbé Kermeur ajouta quelques mots pour prolonger cette bienfaisante hilarité.

— Mes amis, dit-il, si vous vouliez bien suivre un conseil, ce serait d'exiger une légère rétribution de tout nouveau débarqué, de tout étranger désireux de contempler le coucou dont vous héritez ; ce qui vous serait d'autant plus facile, que (chacun le sait) sa réputation va loin. Du produit de cette contribution vous vous procureriez un beau St-Jean de granit que vous selleriez sur la roche du Béniguet. Là, étendant les bras pour bénir vos coureux, il aurait peut être le pouvoir de les rendre plus poissonneux. Je ne réponds pas que le St Pierre qui sauvegarde les eaux à l'entrée de la rade de Lorient, écoute mon conseil d'une bien bonne oreille, de crainte de voir une partie de son poisson lui échapper pour venir à vous : mais, n'importe, chacun pour soi dans ces circonstances. Que dites-vous de la chose ?

Le conseil fut pris en considération et sembla à tout le monde aussi drôle que précieux.

L'abbé Kermeur n'avait plus rien à faire à Houat : sa mission était terminée.

Il prit congé de la population. Radégonde

l'accompagna jusqu'au bateau, comme les autres, mais n'y monta pas. Elle connaissait son sort. En attendant les effets de la promesse de son vieil ami, elle allait demeurer à la cure d'Houat, en compagnie de la sœur de l'abbé Jan, à qui elle ne pouvait manquer d'être fort utile. La surprise, la gratitude, la joie d'être casée quelque part, le chagrin de se séparer de son bienfaiteur et le regret d'être l'occasion de la grande dépense qu'il allait faire à son intention, l'assaillaient tour à tour. Mais le chagrin de la séparation revenait le plus souvent.

— Adieu, chère enfant, lui dit le meilleur des hommes. Tu pleures ? console-toi : je reviendrai te voir. — Et il ajouta :

— Pauvre Radégonde, on peut donc être belle et laide à la fois. Ta beauté, à toi, est au cœur, car tu possèdes la reconnaissance, et l'on dit que c'est monnaie rare.

Le digne prêtre ne s'attendait pas à parler si juste et si à propos. Comme sa chaloupe s'éloignait à l'aviron pour aller prendre le vent et s'orienter, il aperçut une grande flamme s'élevant sur un coin de l'île, et tout autour les Houatais qu'il venait de quitter, accourant comme des sauvages en gaieté.

— Qu'est cela ? demanda-t-il à son équipage.

Evidemment, l'apparition subite de l'ancien curé avait interrompu une cérémonie intéressante et les Houatais, qu'il avait mis en joyeux

élan, retournaient à leur besogne avec un remarquable entrain.

— Qu'est cela ? répéta-t-il.

L'équipage, mieux informé que lui, se décida à lui avouer que les Houatais avaient dressé un mannequin de paille, ayant sceptre et couronne, qu'ils allaient le flamber lorsque justement leur ancien curé était apparu ; qu'aucun d'eux n'avait osé lui parler de ce beau projet de crainte d'en être détourné, et que, maintenant lui parti, ils se hâtaient de reprendre le jeu interrompu, c'est-à-dire de faire disparaître dans un tourbillon de flammes l'image qui avait la prétention de représenter le monarque déchu.

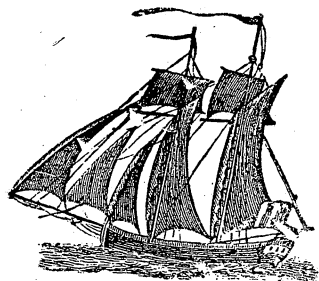
L'abbé aurait dû se souvenir que ce spectacle se répétait sous ses yeux depuis quelques jours. A leur tour les Houatais brûlaient en effigie le prince tombé, oubliant l'église, la maison d'école, le môle en granit taillé, les secours d'argent, les pensions aux veuves obtenus quand même...

— *Le salaire !* se dit tristement l'abbé Kermeur, le salaire des bienfaits ! Il m'a donc fallu voir la vérité du mot et s'accomplir la prédiction ! Ainsi, après dix-huit siècles, toujours la même histoire ! toujours le juste crucifié à deux pas de l'endroit où sa main a ressuscité la fille de Jaïre, où le fleuve de son amour a coulé à plein bord. Toujours l'ingratitude ! Toujours Jésus disant à ses plus fidèles : — Vous m'aimez ce soir, et cependant, au premier

chant du coq, l'un de vous m'aura trahi.

Et une larme roula sur la joue du plus jsté
des hommes.

Si des perles divines aussi précieuses ne venaient pas quelquefois, à titre de compensation, briller aux regards de Celui qui tient l'univers dans sa main, qui peut dire si notre pauvre globe vivrait encore sous le poids de ses iniquités?



APPENDICE

NOTES, DOCUMENTS
ANECDOTES

NOTE 1

*(Extrait du COURRIER DE BRETAGNE
du 25 octobre 1882).*

Les Iles de Houat et de Hoëdic, sont des sections de commune, dépendant de Palais (Belle-Ile-en-Mer).

Le maire de Palais est aussi chargé de l'administration de Houat et de Hoëdic ; mais il a dans chaque ile un adjoint spécial auquel il donne des instructions.

Jusqu'en 1881, ces fonctions d'adjoint spécial avaient été remplies par le recteur, qui était en outre investi des fonctions rétribuées de syndic des gens de mer ; de plus, on prétend que le curé avait la propriété de la cantine, ou plutôt du cabaret établi dans chacune des îles : mais aucune preuve n'a été fournie à ce sujet. — Les cantines sont tenues et dirigées par des femmes qui semblent être complètement indépendantes du recteur. Peut-être ce dernier leur donne-t-il de temps en temps des conseils pour l'achat et le transport de leurs boissons, et pour l'administration de leurs cabarets, et bien que l'on ait la conviction que ces établissements appartiennent en réalité au recteur, on n'en a pas la preuve. En principe, les cabarets devaient être tenus par une personne choisie à cet effet par les notables de l'île ; le produit des ventes, ou plutôt les bénéfices réalisés devaient être versés dans une caisse commune, dite la caisse de l'île, et si l'un des habitants si trouvait frappé d'un accident quelconque, soit mort de l'un des siens, soit maladie, soit perte de canot ou d'engins de pêche, on devait, après examen préalable de sa situation et des causes de l'accident, lui accorder un secours prélevé sur la caisse de l'île, pour faire face aux dépenses qui lui étaient occasionnées.

L'esprit de création de cette caisse commune était excellent, sans doute, si on n'avait pas constaté là, comme partout ailleurs, des abus, soit dans l'administration de la cantine, soit dans la distribution des secours, abus qui ont fait beaucoup crier, surtout depuis que les îles de Houat et de Hoëdic sont plus souvent fréquentées par des personnes étrangères à ces localités.

Depuis 1881, les fonctions d'adjoint spécial au maire de Palais, ont été enlevées au recteur, pour être données à un houatais et à un hoëdicais choisis par la municipalité de Palais. — Mais les connaissances administratives de ces adjoints nouveaux sont si restreintes que, selon moi, étant donné les difficultés de communication avec le continent ou avec Belle-Ile, on doit bien souvent encore suivre les avis et les conseils du recteur.

Chacune des îles de Houat et de Hoëdic a une chaloupe commune qui sert à faire les transports pour le compte de l'île. Cette chaloupe est montée gratuitement à tour de rôle par 4 ou 5 marins de l'île. Autrefois, les populations de ces îles ne recevaient de lettres que quand on trouvait des occasions pour les leur faire parvenir, mais depuis 18 mois environ, il y a un service postal assez régulier partant de Houat tous les 5 jours, sauf les cas de force majeure, allant à Hoëdic, puis au Palais. Le lendemain, le bateau postal part du Palais, revient à Hoëdic, y dépose les lettres et va ensuite à Houat.

Car il faut remarquer que c'est toujours Houat qui semble être l'île dirigeante, si je puis m'exprimer ainsi ; Hoëdic suit toujours les mêmes errements et les mêmes règles que Houat ; on prétend même que le curé d'Hoëdic ne fait rien sans prendre conseil de son confrère le Houatais. Et cependant, je trouve que la population d'Hoëdic est plus aimable, plus intelligente et plus civilisée que celle de Houat. A Hoëdic, on ne paraît pas trop surpris de se trouver en face d'un étranger, tandis qu'à Houat, on semble mécontent, furieux, on

vous suit des yeux en ayant l'air de vous demander : que venez-vous faire ici ?

Au surplus, Hoëdic présente un aspect beaucoup plus convenable que Houat.

A Hoëdic, il y a un très joli môle construit depuis plusieurs années, et formant un espèce de port où l'on est en sécurité pour débarquer.

La première fois que j'ai mis les pieds dans cette île, j'étais à bord d'une chaloupe pontée appartenant à des Hoëdicais ; c'était au mois de novembre, c'est-à-dire dans la mauvaise saison, parti de Palais à 3 heures du soir, je suis arrivé à Hoëdic vers 9 heures du soir, mais comme il y avait encore de l'eau dans le port, et qu'aucun petit bateau n'était à la portée de la main des hommes où je me trouvais, j'ai dû attendre une demi-heure au moins avant de débarquer. L'un des matelots de l'équipage, pressé de s'en retourner chez lui, s'est déshabillé et s'est jeté à l'eau absolument comme un poisson ; il a revêtu ses vêtements sur la plage et est parti tranquillement chez lui. Comme je n'avais pas la moindre envie de prendre un bain de mer au mois de novembre. J'ai dû attendre que l'on puisse aller à terre. Mais si par hasard la mer ne permet pas de débarquer du côté du Môle, il faut alors essayer de débarquer du côté opposé du port dans une crique sauvage, où je me suis trouvé deux fois en hiver, et où il faut marcher en se servant des mains et des pieds pour ne pas tomber à l'eau, ou sur les rochers. J'ai couché une fois à Hoëdic. On ne trouve aucune habitation convenable en dehors de celle du recteur, mais il faut reconnaître que ce dernier est très compatissant et met assez facilement à votre disposition une chambre à coucher où on est assez bien. Il vous admet aussi à partager son modeste repas. Le lendemain quand vous demandez la carte, on vous répond : « *ce n'est rien* » mais vous pouvez donner ce que vous voudrez à la bonne. J'ai visité les deux cantines, et j'ai constaté que celle de Hoëdic était beaucoup plus propre et mieux tenue que celle de Houat.

Il est excessivement difficile de débarquer à Houat, à marée basse, si surtout en a un canot qui cale un peu, et que l'on ne veuille pas rester écnouer. Il n'y a pas de môle à Houat ; il y a seulement un espèce de quai formé de pierres sèches, sans maçonnerie, superposées les unes sur les autres. Si l'on arrive à Houat, à marée basse, il faut se décider à débarquer sur les rochers, ce qui est loin d'être agréable et n'est pas toujours facile.

Houat est distant de Palais de 3 lieues environ. Hoëdic en est à cinq lieues.

Les populations de ces deux îles vivent du produit de leur pêche ; ils font, plus particulièrement la pêche aux homards, et bien souvent ils en vendent directement aux anglais qui viennent jusque dans les îles en chercher. Parfois aussi, les Houatais et les Hoëdicais vont eux mêmes vendre leur poisson soit au Palais, soit au Croisic.

NOTE N° 2.

Extrait du *Petit National* du 2 décembre 1879 :

Un curé à tout faire

Un hardi navigateur vient de découvrir une île qui n'est pas déserte, mais qui paraissait perdue depuis longtemps pour la géographie administrative de la France.

Cette île est située à 10 lieues en mer de Port-Navalo (Morbihan), et elle s'appelle l'île d'Houat. Houat signifie *canard* en bas-breton, mais il ne faudrait pas croire que les révélations de ce Christophe Colomb méritent le même nom. Tout est vrai, absolument vrai.

L'île d'Houat, comme l'île d'Hoëdic *canet* r,

sa voisine, est française, fait partie du Morbihan, et pour les autorités civiles, doit relever de Belle-Ile, avec laquelle elle est en relations administratives.

J'ai dit doit relever de Belle-Ile, parce qu'à proprement parler, elle ne relève que d'un maître.

Le souverain de l'île d'Houat, c'est le recteur, c'est le curé Lavenot.

Ce territoire, long de 4 kilomètres, large d'un kilomètre, est habité par 231 êtres humains, que les statiques comptent comme citoyens français, mais qui, en définitive, ne sont que les vassaux taillables et corvéables à merci du curé Lavenot.

C'est un fort gars breton, au nez de vautour, à l'œil hardi, dans la force de l'âge, et qui a su établir sur ses sujets un régime mixte qui tient à la fois de l'autocratie et du communisme, un César socialiste.

Vos bras en tombent, n'est-ce pas ? Eh ! mon Dieu ! Vous trouverez que la chose lui a été facile en apprenant les fonctions que cumule ce gouverneur général.

*
**

Il est curé et comme tel relève de l'évêché de Vannes.

Il est adjoint spécial, c'est-à-dire qu'il ceint l'écharpe tricolore pardessus sa soutane, et, de ce chef, relève du ministre de l'intérieur.

Il est syndic des gens de mer, et par conséquent, relève du ministre de la marine.

La *Petite République*, qui publie cette révélation, ajoute qu'il perçoit les impôts, commande la force armée, représentée par une femme qui est garde-champêtre, réunit le pouvoir judiciaire et le pouvoir exécutif, car il inflige les amendes et même la prison. Ceci ne suffit pas à son activité ; il possède une auberge, un cabaret sous le nom de cantine, il est épicier, mercier et même... sage-femme !

Ces petits commerces sont d'un assez joli apport.

Un règlement défend d'avoir des chiens, probablement pour qu'ils ne chassent pas, la chasse étant plaisir de roi, c'est-à-dire de curé. On ne peut avoir de vin à la maison, il faut aller l'acheter quatorze sous le litre, à la cantine, tenue par une femme au service du monarque. Quant aux denrées, telles que sel, poivre, et les objets de première nécessité : fil, aiguilles, épingles, cotons, rubans, boutons, agrafes, la boutique de l'abbé les tient, et elle est gérée par les bonnes sœurs.

Son Grand-Vizir est également une bonne sœur, et toute mauvaise idée doit être écartée : elle porte moustaches et lunettes, elle tient le télégraphe, la pharmacie, est maîtresse d'école et médecin approximativement. Je m'entends : elle consulte par voie télégraphique son confrère le médecin de Belle-Ile, dans les cas graves.

Ah ! j'oubliais de vous dire que les terres et les animaux sont en commun.

A la fin de l'année, le singulier souverain fait le partage des bénéfices, lorsqu'il a au préalable prélevé l'impôt et sa part à lui, car vous pensez bien qu'il a rétabli à son profit : la dîme et la corvée.

Chaque famille lui donne un demi hectolitre de grain, et les habitants, qui sont tous pêcheurs et marins, lui devant obéissance en sa qualité de syndic des gens de mer, il désigne arbitrairement ceux qui doivent conduire sa chaloupe quand il fait des promenades en mer.

*
*
*

Voilà, ma foi ! un potentat heureux, n'est-il pas vrai ?

Comme toujours, il a butté sur un caillou qui va faire écrouler sa puissance, et qui a révélé au monde civilisé l'existence de la principauté qu'il s'était taillé dans le territoire de la République française. Il a voulu empêcher un chiffonnier

d'Auray de continuer à faire des affaires avec ses sujets.

Les sujets ont voulu prendre fait et cause pour le père Alain Leyer. Mais il leur a déclaré qu'à la moindre désobéissance, il augmenterait le prix de la mercerie et du coton. Alors les ménagères effrayées ont calmé les insurgés. Mais le père Leyer a jase. La chose a fait du bruit. Les expropriateurs se sont mis en campagne, et aujourd'hui l'histoire de l'île d'Houat va être connue du monde civilisé. Il est probable que M. le curé-souverain va être envoyé dans une paroisse pour faire son métier de prêtre, et que les pauvres insulaires seront placés dans les conditions légales des autres citoyens français.

(Voir page 24)

Extrait d'une protestation adressée au ministre de l'intérieur par les conseillers municipaux de Palais (Belle-Ile).

Cette protestation a été publiée dans une petite brochure (in-32) de 28 pages, en février 1874, au nom d'un groupe d'électeurs, par les soins de M. Bonnelle, adjoint suspendu par arrêté préfectoral. Cette brochure a pour titre :

Le Conseil municipal de Palais et l'enseignement congréganiste

« La commune de Palais est formée de trois sections :

- « Le Palais, environ 3,700 habitants.
- « L'île d'Houat, environ 280 habitants.
- « L'île d'Hoëdic, environ 320 habitants.

« La loi française est à peu près inconnue dans les îles d'Houat et d'Hoëdic ; la séparation des pouvoirs y est lettre-morte ; toutes les fonctions

quelconques sont réunies entre les mains d'une seule personne : desservant, adjoint spécial, c'est-à-dire avant tout officier de l'état-civil, syndic des gens de mer, garde-champêtre, etc., etc..

« Or, le desservant ayant obtenu son changement de résidence, il fallut pourvoir l'île d'Houat d'un nouvel adjoint spécial.

« Le conseil municipal fut saisi de cette question, et le nouveau desservant fut désigné à son choix.

« Mais, en présence des termes de la loi du 14 avril 1871, et attendu qu'aucun habitant de Houat n'est membre du conseil municipal, non plus que le nouveau desservant, qui même n'est pas encore électeur,

« Que du reste, les fonctions ecclésiastiques de M. le desservant sont incompatibles avec le mandat de conseiller municipal, avec les fonctions de maire et surtout d'officier d'état-civil,

« Qu'à la vérité son prédécesseur avait été désigné pour remplir les fonctions d'adjoint, mais que cette inégalité ne pouvait être renouvelée sciemment,

« Le conseil municipal se trouva fort embarrassé, et en référé à l'administration.

« Sur de nouvelles instructions, il désigna un habitant d'Houat..... qui refusa, en sorte que l'administration, après avoir, croyons-nous, sollicité du gouvernement la nomination par décret, de M. le desservant comme adjoint spécial, s'adressa de nouveau, pour cette désignation, au conseil municipal, en lui proposant le desservant.

« Le conseil voulant mettre sa responsabilité à couvert et désirant manifester cependant toute sa bonne volonté, se déclara prêt à désigner pour adjoint spécial, le desservant, sur un ordre du Préfet, puis renouvela le vœu qu'on érigeât en communes distinctes, les deux sections d'Hoëdic et d'Houat, plus peuplées chacune d'elle, qu'un certain nombre de communes du département du Morbihan, et recommanda cette mesure

comme permettant tout d'abord de sortir de l'impasse, et surtout comme devant rendre un signalé, un immense service aux habitants de ces îles, en les plaçant sous le droit commun.

« Depuis, le conseil n'a pas été saisi de cette affaire. »

.....
Au Palais (Belle-Ile), le 12 décembre 1873.

*Suivent les signatures de tous les
conseillers municipaux.*

NOTE 3 (Voir page 30)

L'ARVOR

POÉSIES DES CHAMPS ET DES GRÈVES DE BASSE-BRETAGNE

par Adrien de CARNÉ.

LES KORRIGANS

Vous pensiez, comme nous, qu'on ne trouvait
[plus trace
Des anciens *Korrigans*. Leur malfaisante race
Vous semblait, en Arvor, détruite à tout jamais,
Et vous n'auriez pas cru les revoir désormais ;
Grave erreur ! L'an passé, près de l'âtre, en au-
[tomne.

Un bon veillard chantait d'une voix monotone,
Sur un mode mineur de majeur alterné,
La légende des nains du pays de Kerné :

Voici le soir : le temps se charge,
Le ciel est lourd dans le midi ;
Au loin, sur les récifs du large,
La blanche cavale (1) a bondi.

[1] La mer.

Les barques font grincer dans l'ombre
 Les vieux anneaux du môle sombre
 Qu'une rouille épaisse a rongés ;
 Les matelots jettent leurs ancres.
 Sous l'onde, a petit bruit, les cancre
 Sucent la chair des naufragés (2).

Sur la côte où grondent les vagues,
 Les craintives chauves-souris,
 Sorcières nocturnes et vagues,
 Tracent autour des rochers gris
 Leurs irrégulières spirales.
 Comme des flammes sépulcrales,
 Sous les ajoncs, sous les halliers,
 Les vers luisants, larves funèbres,
 Font vaciller dans les ténèbres
 Leurs feux livides par milliers.

Si votre âme n'est pas sans tache
 Chrétiens, fuyez les grands menhirs,
 Pour vous guetter Satan s'y cache
 A l'heure où la nuit va venir.
 Plus nombreux au clair de la lune,
 Que les mouettes sur la dune
 Les nains vont sortir de leurs trous
 Et jusqu'à l'aube matinale
 Mener une danse infernale
 Au cri sinistre des hiboux.

Ce sont les *Korils* des bruyères (3),
 Gardiens d'un immense trésor,
 Qui, sur le bord des grandes pierres,
 Comptent de fausses pièces d'or ;
 Ce sont les *Poulpikans* humides (4)
 Que l'éclat du ciel rend timides,
 Mais qui sortent du ruisseau noir,
 Avec la couleuvre et l'anguille,
 A l'instant douteux où scintille
 La première étoile du soir.

(2) Voyez la *Lew-Dréz*, de Souvestre.

(3) *Koril*, dérivé de *Korol*, danse.

(4) *Poulpikans*, de *Pou* trou, et *Pika* fouiller

Ce sont les *Teus* (5), affreux pygmées
 Cachés le jour dans les blés murs,
 Et qui des maisons mal fermées,
 La nuit, escaladent les murs.
 Ce sont les *Kornikaneds* pâles (6),
 Monstres des forêts, dont les râles
 Sont lugubres comme l'*Ankou* (7),
 Et qui font sonner tous ensemble
 Des conques dont le bruit ressemble
 Aux chants éloignés du coucou.

Tous viennent d'un lointain royaume
 Qui n'est pas le bleu paradis.
 Comme leur vieux maître *Guillaume* (8)
 Ils portent sur leurs fronts maudits
 Les cornes du taureau farouche ;
 De leur prunelle oblique et louche
 Jaillit un éclair singulier ;
 Ils ont les oreilles du lièvre
 La longue barbe de la chèvre,
 Le pied fourchu du sanglier.

Malheur à celui qui s'égare,
 Le cœur impur, au milieu d'eux ;
 Les nains velus, sans crier gare,
 L'entourent d'un cercle hideux.
 La trombe l'enlève et l'emporte
 Plus vite que la feuille morte
 Qui tourne avec les ouragans ;
 Il chancelle comme un homme ivre,
 Et c'est la mort qui le délivre
 Du tourbillon des *Korrigans*.

Pour lui, dans le fond des vallées,
 Il faudrait mieux se trouver seul,
 La nuit, près des femmes voilées
 Qui tordent un triste linceul.
 Il vaudrait mieux qu'il vit en face

(5) *Teus*, dérivé de *du*, noir.

(6) *Kornikaneds*, de *Korn*, trompe, et *Kano*, chanter.

(7) La mort.

(8) Un des nombreux surnoms donnés au diable par les bas Bretons.

Le spectre de l'Oubli qui passe (9),
Menant la charrette des morts
Ou le *gabino*, bouc immonde,
Ou les feux qui courent le monde,
Ou le fantôme du remords.

Nul ami n'est là pour entendre
Ses cris par la peur arrachés,
Nul chrétien n'est là pour lui tendre
Une main pure de péchés.
Si votre âme n'est pas sans tache,
Craignez le démon qui se cache
Le soir au pied des grands menhirs.
Ne traversez pas les bruyères,
Malgré vos pleurs et vos prières,
Vous pourriez n'en pas revenir !

NOTE 3 bis (Voir page 30)

Il existe un menhir (pierre dressée) à Hœdic, et deux aussi à Belle-Ile, de fortes dimensions. Le granit n'apparaissant nulle part dans les terrains de cette dernière terre, toute chisteuse, on se demande par quel prodige ces puissants blocs ont pu venir se poser là ! La barbarie du monument est loin de témoigner de la civilisation du grossier architecte. Sa main sauvage, velue, y semble encore empreinte. La science humaine qui est devant nous et non derrière, n'a pu être requise que bien élémentairement pour le transport de ces masses. La force musculaire ; les plans inclinés ; la barre du levier, si naturelle, ont bien pu faire mouvoir de tels blocs ; mais ces moyens primitifs, en faisant bien large la part d'une énergie bestiale étrangère à l'homme actuel, n'expliqueraient pas le problème d'un embarquement et surtout d'un débarquement, s'il faut supposer le transport par eau. Nous voici donc obligés d'admettre que ces îles n'étaient pas encore des îles lors de l'érection

(9) La Mort ; littéralement l'Oubli.

des menhirs, et que la voie de terre a pu être prise. Mais, d'un autre côté, si cette voie a été coupée ; si la mer a séparé de nous le sol de Belle-Ile après la pose accomplie de ces piliers, combien, non de milliers, mais de millions de siècles n'a-t-il pas fallu pour que ce fait se produise ? pour que les abîmes actuels puissent se creuser ? Or, si ce vertigineux laps de temps semble indispensable, on se demande comment, baignées dans notre atmosphère dissolvante, ces pierres ont pu résister et paraître presque entières !

Admettrait-on un écroulement soudain de notre littoral ayant eu pour conséquences immédiates les profonds canaux dans lesquels les vagues de l'Atlantique passent, entre nous et ces îles ? Mais alors, pourquoi ces sentinelles de granit n'auraient-elles pas disparu du coup dans les décombres du sol bouleversé ? Car une pareille commotion eût étendu loin le rayon de ses ravages, et n'eût rien laissé subsister à la surface.

Les pierres dites druidiques offrent donc, dans ces îles, une des plus saisissantes surprises qu'un touriste sérieux puisse éprouver, car la solution du problème dépasse l'imagination ; les conjectures nous échappant, et nulle explication satisfaisante n'ayant encore apporté la lumière.

NOTE 4 (Voir page 89)

Il y a douze ou quinze ans, la cure de Loc-Maria, en Belle-Ile-en-Mer, était pleine de bruits violents, de chocs inexplicables, continus. Jour et nuit, une puissance invisible menait un tapage sans pareil, tantôt ici, tantôt là. Le nouveau curé qui venait d'entrer en fonction, M. R..., un bien digne homme, se trouvait, comme on peut se l'imaginer, fort troublé de cet état de choses : mystification ou évocation. Le vicaire, son adjoint, disait tout simplement que le tapage était produit par défunt l'ex-recteur qu'on venait d'inhumer récemment. Voilà pourquoi, selon lui, le logis était

hanté; il fallait savoir, ajoutait-il, ce que désirait ce trépassé si remuant. Cette explication avait même valu à ce vicaire une verte réplique de la part de M. T..., le grand propriétaire agriculteur de Belle-Ile, lequel avait cru devoir protester contre cette belle affirmation. En attendant, la place n'était plus tenable pour le pauvre curé. Ceux qui le venaient visiter ressortaient au plus vite, répétant partout que le vieux curé déperissait de gêne ou d'épouvante; car il ne pouvait absolument rien expliquer. Un prêtre de Palais, M. Le T..., voulut passer une nuit à la cure de Loc-Maria : le lendemain, il déclara qu'il ne recommencerait plus. Enfin, le brigadier de gendarmerie, « esprit fort », sur l'exemple *des autres autorités*, vint explorer *en détail* ce presbytère si troublé, et ne put rien découvrir. Il sortit en déclarant merveilleuse l'adresse de la personne qui mystifiait ainsi tout le monde. Le village, prenant fort au sérieux cette affaire, était terrifié, et l'île entière en bouillait, seule expression qui puisse peindre l'état des esprits.

Enfin le vicaire de Loc-Maria ayant été subitement déplacé par ses supérieurs, le défunt curé cessa tout à coup de revenir... C'était sans doute tout ce que le mort désirait !

Ces détails sont authentiques et historiques.

Jamais on n'a su par quels procédés cette curieuse comédie fut poussée si loin et si bien.

L'ARVOR

Un volume in-12. — 3 fr..

Librairie Académique DIOIER et C^{ie}
Quai des Grands-Augustins, 35, Paris.

ERRATA

PAGES	LIGNES	AULIEU DE	LIRE
18	4	ne pourraient	ne pouvaient
»	5	dévirent	dérivier
20	8	l'eau dans les- quelles	dans lesquelles l'eau
29	3	n'avait plus	n'aurait plus
»	4	à l'égard de	pour nuire à
36	21	a poussée commençait à le	à être poussée
38	7	lui	à la lui
39	5	revenant de la grève;	revenant de la grève,
46	31	reviens-tu pas franchir le mur?	reviens-tu pas, franchir le mur,
86	27	desservant de cette île.	desservant d'Houat
101	1	vous me parliez	vous ne me pa- raissiez

ALINÉAS A SUPPRIMER

Page 32, ligne 6, lire :

Auparavant, Eh bien ! gardez, etc.

Page 60, ligne 13, lire :

Vous allez me faire rire, hier, c'était l'évêque, etc.

AJOUTER

Page 86, ligne 26 :

Cette belle réponse, que l'on garde encore à l'évêché de Vannes,